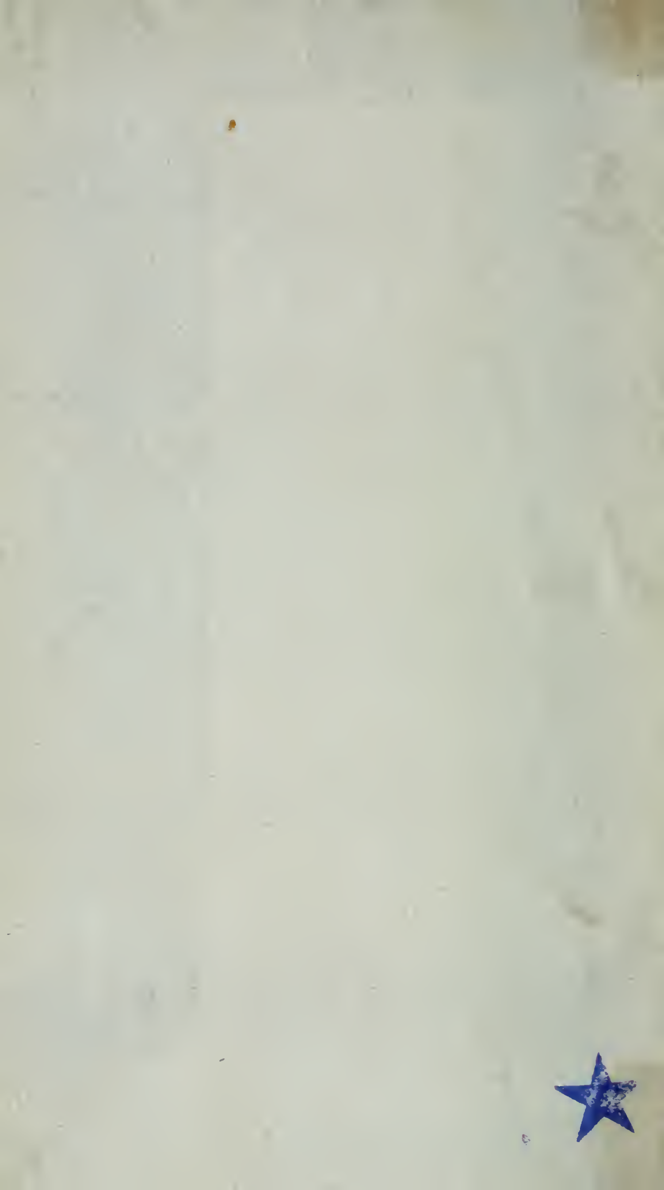




# RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

# THÉATRE FRANÇAIS.

---

TOME 59.



SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

# RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
# THÉATRE FRANÇAIS,
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restées au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

---

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

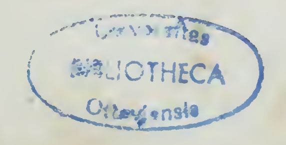
---

COMÉDIES EN PROSE. — TOME VIII.





A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

# LE

# TRIPLE MARIAGE,

## COMÉDIE,

## PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 7 juillet 1716.

## NOTICE
### SUR DESTOUCHES.

PHILIPPE NÉRICAULT DESTOUCHES naquit à Tours le 22 avril 1680. Il montra de bonne heure des dispositions pour la poésie. Étant encore au collège des Quatre-Nations où il acheva ses études, il avait déja composé une tragédie dont le sujet étoit LES FRERES MACHABÉES. Cette pièce, qui n'a été ni représentée ni imprimée, est entièrement perdue; on assure que Destouches l'a souvent regrettée. A dix-neuf ans il partit en qualité de volontaire avec M. Fritzlar, capitaine d'infanterie et son compatriote.

Se trouvant en quartier d'hiver à Huningue, il y composa LE CURIEUX IMPERTINENT, comédie en cinq actes, en vers, dont il prit le sujet dans le roman de Don Quichotte.

Madame la marquise de Tibergeau qui aimoit beaucoup les arts, et qui se trouvoit à Huningue, dont son frère le marquis de Puysieux étoit gouverneur, ayant entendu parler

de cette pièce qui avoit été lue dans les sociétés, désira la connoître. Elle accueillit l'auteur et lui demanda son ouvrage pour une fète qu'elle préparoit à son frère. Elle y remplit le principal rôle de femme, et Destouches se chargea de celui qui donne le titre à la pièce.

Ce fut à cette occasion que M. de Puysieux, qui étoit alors ambassadeur de France en Suisse, fit le jeune poëte son secrétaire particulier.

Le Curieux impertinent fut joué pour la première fois à Paris le 17 novembre 1710. Quinze mois après, le 28 janvier 1712, Destouches fit représenter l'Ingrat, comédie en cinq actes, en vers, qui eut quinze représentations. L'année suivante, le 5 janvier 1713, parut l'Irrésolu, comédie en cinq actes, en vers, qui ne fut jouée que six fois. Le Médisant, comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 20 février 1715, fut très bien accueillie, et ne l'a pas été moins a sa reprise en 1730.

Le Triple mariage, comédie en un acte, en prose, fut très applaudie pendant sept re-

présentations, dont la première est du 7 juillet 1716. L'Obstacle imprévu, ou l'Obstacle sans obstacle, comédie en cinq actes, en prose, mise au théâtre le 18 octobre 1717, eut six représentations.

Le succès de ces différents ouvrages obtint à Destouches la bienveillance du duc d'Orléans, régent du royaume, qui, sur la recommandation du marquis de Puysieux, l'envoya en Angleterre, pour y seconder l'abbé Dubois, ambassadeur plénipotentiaire de France. Ce dernier ayant été rappelé peu de temps après, Destouches, par ordre du régent, resta sept ans en Angleterre, en qualité de ministre plénipotentiaire de France. Sa négociation lui valut une gratification de cent mille livres, que le duc d'Orléans lui fit donner par Louis XV.

Après dix ans d'interruption dans ses travaux poétiques, Destouches fit jouer le Philosophe marié, ou le Mari honteux de l'être, comédie en cinq actes, en vers. Cette pièce, le chef-d'œuvre de son auteur, parut, pour la première fois, le 15 février 1727, et fut repré-

sentée trente-six fois, avec le plus brillant succès.

L'Envieux, ou la Critique du Philosophe marié, comédie en un acte, en prose, jouée la même année, ne fut donnée que trois fois.

Les Philosophes amoureux, comédie en cinq actes, en vers, donnée le 26 septembre 1729, n'eut qu'une représentation; l'auteur l'ayant retirée pour y faire des corrections.

Le Glorieux, comédie en cinq actes, en vers, parut pour la première fois le 18 janvier 1732, et eut trente représentations.

L'Ambitieux et l'Indiscrète, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 14 juin 1737, fut représentée treize fois. Il y avoit six ans que cette pièce étoit composée; les représentations en avoient été retardées, parce que l'on avoit cru y reconnoître des allusions.

La Belle orgueilleuse, ou l'Enfant gâté, comédie en un acte, en vers, jouée le 17 août 1741, ne fut donnée que six fois.

L'Amour usé, ou le Vindicatif généreux, comédie en cinq actes, en prose, fut retirée le

lendemain de la première représentation, qui eut lieu le 20 septembre 1741.

La Force du naturel, comédie en cinq actes, en vers, manqua de tomber à la première représentation; elle en obtint cependant treize. La première est du 11 février 1750.

Le Dissipateur, ou l'Honnête friponne, comédie en cinq actes, en vers, fut d'abord jouée en province en 1737, et ne parut à Paris que le 23 mars 1753. Elle n'obtint alors que six représentations.

La Fausse Agnès, ou le Poëte campagnard, comédie en trois actes, en prose, mise au théâtre le 12 mars 1759, eut beaucoup de succès.

Le Tambour Nocturne, ou le Mari devin, comédie en cinq actes, en prose, ne fut pas jouée à Paris, ainsi que la précédente, du vivant de son auteur. Elle ne parut au théâtre françois que le 16 octobre 1762.

L'Homme singulier, comédie en cinq actes, en vers, ne fut pas non plus jouée du vivant de l'auteur, qui n'osa pas en risquer la représenta-

tion. Bellecour la fit mettre au théâtre avec quelques changements le 29 octobre 1764. Elle n'eut que six représentations.

Destouches est encore auteur de plusieurs pièces qui n'ont pas été représentées sur le théâtre de la capitale, telles que LE TRÉSOR CACHÉ, comédie en cinq actes, en prose, jouée aux Italiens; LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE, en cinq actes en prose; LE MARI CONFIDENT, en cinq actes, en vers; L'ARCHIMENTEUR, OU LE VIEUX FOU DUPÉ, en cinq actes, en vers; LE DÉPÔT, en un acte, en vers. Il a aussi composé plusieurs divertissements représentés à Sceaux, chez la duchesse du Maine.

Destouches avoit été nommé membre de l'académie, dès 1723, à la place de Campistron. Il ne cessa de cultiver les lettres jusqu'à sa mort, arrivée le 5 juillet 1754, dans sa soixante-quatorzième année.

---

## PERSONNAGES.

ORONTE, vieillard.
ISABELLE, fille d'Oronte.
VALÈRE, fils d'Oronte.
CLÉON, mari d'Isabelle.
NÉRINE, suivante d'Isabelle.
LA COMTESSE DE LA RUFFARDIÈRE.
JULIE, épouse de Valère.
CÉLIMÈNE, épouse d'Oronte.
PASQUIN, valet de Valère.
L'ÉPINE, valet de Cléon.
JAVOTTE, petite fille.
M. MICHAUT.
Troupe de danseurs et de danseuses.

La scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.

LE

# TRIPLE MARIAGE,

## COMÉDIE.

---

## SCÈNE I.

ORONTE, *seul.*

Non, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte. Je l'ai pleurée, pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, et qui vouloit disposer de mon cœur après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre; je suis esclave de mes enfants, qui m'obligent à me contraindre et à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer, sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi. Quelle mortification pour un père qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde! J'ai une fille aimable et bien faite; elle ne veut point se faire religieuse. Il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un père qui aime son bien plus que sa fille! Quel parti dois-je prendre? Il faut que je tâche de les amuser encore quelque temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

## SCÈNE II.

NÉRINE, ORONTE.

NÉRINE.

Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur? Je viens de voir là-bas je ne sais combien de gens qui s'enivrent. Quels gosiers! Ils ont déja vidé plus de trente bouteilles, et ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là?

ORONTE.

Ce sont des danseurs et des musiciens.

NÉRINE.

Ils boivent comme des templiers.

ORONTE.

Eh bien! ne font-ils pas leur métier?

NÉRINE.

Surtout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique? Est-ce que vous donnez le bal ce soir?

ORONTE.

Oui, mon enfant; je veux donner une espèce de bal chez moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danses. C'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs et ces musiciens.

NÉRINE.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin; car, s'ils continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

ORONTE.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

NÉRINE.

A la bonne heure. Eh! comment avez-vous pu vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissements?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela, et on les saura peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement, comme celui-là, contribueroit beaucoup à sa convalescence.

NÉRINE.

Il est vrai que la musique et la danse ont quelque chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à mademoiselle votre fille, pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh! je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un mari?

NÉRINE.

Sans doute. Un mari est un baume spécifique, qui rétablit les forces d'une fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne; elle est trop vertueuse...

NÉRINE, *l'interrompant.*

Eh! pour être vertueuse, est-ce qu'on souhaite moins un époux? Au contraire, c'est la vertu d'une

fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NÉRINE.

Supposez, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été.

ORONTE.

Eh bien ?

NÉRINE.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte, où l'on vous attend, avec d'agréables rafraîchissements ?

ORONTE.

Belle supposition !

NÉRINE.

N'est-il pas vrai que, si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver que si vous aviez scrupuleusement observé la défense ?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NÉRINE.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée. Isabelle, au contraire, est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la dernière ex-

trémité. Songez-y bien, monsieur, on ne peut pas toujours soutenir la soif, et il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

ORONTE.

Tu as beau dire; je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

NÉRINE.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin; et c'est plutôt par miracle que par leurs remèdes qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je ne l'ai point quittée. Elle soupiroit jour et nuit. Elle répandoit souvent des larmes. Elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement qui faisoient craindre pour sa vie. Morbleu! monsieur, je m'y connois : ce sont là les symptômes d'une maladie dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

NÉRINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons, allons, cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NÉRINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela, dans un siècle où les filles sont si prématurées? Eh! fi donc! vous n'y pensez pas.

ORONTE.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet. Tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NÉRINE.

Oh! je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement.

*( Il sort. )*

## SCÈNE III.

NÉRINE, *seule.*

Il a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer....

## SCÈNE IV.

ISABELLE, NÉRINE.

ISABELLE.

Mon père sort d'ici; que te disoit-il?

NÉRINE.

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

ISABELLE.

N'a-t-il été question que de cela seulement?

NÉRINE.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

ISABELLE.

Ne devroit-il pas y penser?

NÉRINE.

Il est vrai que vous êtes encore fille; et quand on l'est si long-temps, on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre père de belles réflexions sur ce sujet.

ISABELLE.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables a mon égard?

NÉRINE.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant, et que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

ISABELLE.

Feu ma mère m'avoit bien dit que si elle mouroit la première, je courois risque de n'être mariée de long-temps.

NÉRINE.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie! mademoiselle, il faut faire un effort.

ISABELLE.

Quel effort veux-tu que je fasse?

NÉRINE.

Déclarer vos sentiments à monsieur votre père: lui dire, tout net, qu'il se trompe lourdement sur l'opinion qu'il a de vous, et que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-temps.

ISABELLE.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

NÉRINE.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point marier, et d'attendre patiemment que le bon-homme soit défunt.

ISABELLE.

J'ai pris ma résolution sur cela.

NÉRINE.

Il y auroit encore un autre parti à prendre; mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

ISABELLE.

Quel seroit ce parti?

NÉRINE.

De jeter les yeux sur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, et de vous marier en votre petit particulier.

ISABELLE.

Tu me donnes un conseil comme celui-là?

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, il faut s'aider dans la vie. Quand un père a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien et en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon?

ISABELLE.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion!

NÉRINE.

Je suis fille, mais je sais garder un secret. Cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

ISABELLE.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre; car tu me perdrois en effet, si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

NÉRINE.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

ISABELLE.

Je t'avoue, premièrement, que j'aime Cléon de tout mon cœur.

NÉRINE.

Je m'en étois bien doutée.

ISABELLE.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

NÉRINE.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre; une fille, surtout, ne doit jamais s'engager à cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

NÉRINE.

Parce qu'il y a cent contre un à parier qu'elle ne tiendra point sa parole.

ISABELLE.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

NÉRINE.

Vous ne voulez donc pas l'épouser ?

ISABELLE.

Au contraire, je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

NÉRINE.

Ma foi, mademoiselle, il y a long-temps que l'amour et le mariage ont fait divorce, et qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs serments que sur les vôtres.

ISABELLE.

Cesse de plaisanter. Cléon et moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

NÉRINE.

Je le souhaite. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

ISABELLE.

Je tremble à t'avouer le reste.

NÉRINE.

Oui ?.... Oh ! j'ai bien peur que vous ne vous soyez désaltérée en chemin.

ISABELLE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

NÉRINE.

Vous le saurez ; poursuivez seulement.

ISABELLE.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, et que, d'ailleurs, il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses amis pressentiroit mon père, sans lui nommer cepen-

dant la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendroit parfaitement.

NÉRINE.

Bon! *Nescio vos?*

ISABELLE.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon. En un mot, il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

NÉRINE.

Mort de ma vie! voilà un père qui mériteroit bien que sa fille se mariât toute seule.

ISABELLE.

Aurois-tu pris ce parti?

NÉRINE.

Moi? je me serois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Eh bien! ma pauvre Nérine, j'ai prévenu tes conseils. Je suis la femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement; mais de l'aveu de ma tante, chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas! mon bonheur ne dura pas long-temps; mon père s'alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante : il m'ordonna de les cesser, il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au désespoir, et mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NÉRINE.

Je suis ravie de savoir tout cela, et je veux vous aider... (*Voyant entrer Cléon et L'Épine, déguisés en danseurs, et qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*) Mais, que vois-je?

## SCÈNE V.

CLÉON, L'ÉPINE, ISABELLE, NÉRINE.

L'ÉPINE, *ivre, à Cléon, bas.*

Allons, monsieur, du courage! il faut faire main-basse sur ces deux filles-là.

CLÉON, *bas.*

Tais-toi, maraud! et songe à demeurer dans le respect.

L'ÉPINE, *bas.*

Ma foi, j'ai bien bu. Le respect et le vin ne vont guère de compagnie.

CLÉON, *à part.*

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets.... (*A L'Épine, bas.*) Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

ISABELLE, *bas, à Nérine.*

Qui sont ces gens-là, Nérine?

NÉRINE.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour venir vous divertir, apparemment.

L'ÉPINE.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

NÉRINE, *à part.*

Je connois ce visage-là.

L'ÉPINE.

Visage! oh! visage vous-même.

CLÉON, *bas, à L'Épine.*

Te tairas-tu?

ISABELLE, *à part.*

Qu'entends-je? c'est la voix de Cléon.... C'est lui que j'aperçois. Ah ciel!

CLÉON.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle. Oui, c'est Cléon qui se présente devant vous, et qui a franchi des obstacles insurmontables, pour se procurer le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joie est si grande, que j'ai peine à parler; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon père ne vous surprenne.

CLÉON.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure. Ce déguisement me cache si bien à ses yeux, qu'il m'a vu trop rarement pour me reconnoître en cet état.

ISABELLE.

Eh! comment avez-vous fait pour vous introduire céans?

CLÉON.

J'ai su qu'il faisoit venir chez lui des danseurs et des musiciens. Je les ai engagés, par quelque argent, à m'y introduire, comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que L'Épine fût de la partie, pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal : je m'en tire passablement bien ; et nous devons paroître l'un et l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

NÉRINE.

Eh! comment L'Épine pourra-t-il vous seconder? Il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L'ÉPINE.

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bu. Ma foi, j'étois né pour être musicien.

NÉRINE.

Il y paroît; tu t'es fort bien accommodé là-bas.

ISABELLE, *à Cléon.*

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L'ÉPINE.

Eh! fi donc! Est-ce que je ne sais pas bien que monsieur votre père, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon maître, et que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir, malgré monsieur votre père? Par conséquent, il faut que mon maître vous voie, sans que monsieur votre père le voie ; et moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux, sans rien voir.... Allons, mes enfants, pro-

fitons de l'occasion. Voilà la partie carrée. Faites tous deux la belle conversation, (*montrant Nérine*) pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

ISABELLE, *à Cléon.*

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

CLÉON, *à L'Épine.*

Maraud! si tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors.... (*A Isabelle.*) Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chère Isabelle.

L'ÉPINE, *à Nérine, en l'embrassant.*

Ni moi sans t'embrasser, ma chère Nérine.

CLÉON, *à Isabelle.*

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-temps; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie; (*se jetant à ses pieds,*) c'est la grâce que je vous demande à genoux.

ISABELLE, *voulant le relever.*

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon. Si on vous surprenoit en cet état, tout seroit perdu.

CLÉON.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez....

NÉRINE, *l'interrompant, et le faisant relever à la hâte, mais non sans qu'il soit vu par Javotte aux pieds d'Isabelle.*

Paix; j'entends quelqu'un.

## SCÈNE VI.

### JAVOTTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

JAVOTTE, *à Isabelle.*

Ah! ah! ma sœur, je vous y attrape! Un homme à vos genoux! Cela est fort joli, vraiment! Eh! là là, patience!

ISABELLE, *bas, à Cléon.*

Je suis au désespoir! elle ira tout dire à mon père.

L'ÉPINE, *à part.*

Peste soit de la petite carogne!

NÉRINE, *à Javotte.*

Que cherchez-vous ici, mademoiselle?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas. Vous avez chacune le vôtre, pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée?

JAVOTTE.

Eh! oui, oui, petite écervelée.... (*Montrant Cléon.*) Ce monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs?... (*Montrant L'Épine.*) Celui-ci ne caressoit pas Nérine?... Qu'ils sont rusés!

L'ÉPINE.

Parlez donc, petite fille; si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet? Ah! ah! voyez donc!

L'ÉPINE.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout à l'heure.

JAVOTTE.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet!

L'ÉPINE.

Ivrogne? Voilà une petite masque qui connoît bien ses gens.

NÉRINE.

Écoutez, petite fille; n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises. C'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

JAVOTTE.

Je sais bien qu'il les a fait venir; mais c'est pour danser, et non pas pour faire l'amour.

ISABELLE.

Comment! vous avez l'insolence?...

JAVOTTE, *l'interrompant.*

Allez, allez, je commence déja à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baiser tendrement les mains, lancer des regards mourants, cela s'appelle faire l'amour, car je le sais bien.

CLÉON, *à Isabelle.*

Voilà une petite personne bien dangereuse.

JAVOTTE.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

NÉRINE.

Votre papa?

JAVOTTE.

Oui, vraiment. Il falloit voir comme il faisoit le jeune homme! Je ne lui en ai rien dit, mais je la lui garde bonne, et je lui reprocherai cela quand je serai grande, et qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

NÉRINE, *à part.*

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue!

JAVOTTE.

Vous êtes bien fâchés, vous autres, de ce que je vous ai découverts; car il ne tient qu'à moi de vous faire endéver, et de me venger de ma sœur, qui me traite comme un enfant, et qui veut être mariée avant moi.

ISABELLE.

Eh bien! vous passerez la première, ne dites rien.

JAVOTTE.

Bon! je passerai la première. Vous aurez bien cette patience-là!... *(Montrant Cléon.)* Allons, allons, ma sœur, prenez vite ce monsieur-là pour votre mari, afin qu'on me donne bientôt la permission d'en choisir un pour moi.

ISABELLE.

Ne vous ai-je pas dit que monsieur est un danseur, et qu'il ne me convient pas....

JAVOTTE.

Eh! oui, un danseur.... Quel danseur!

NÉRINE.

Assurément.

JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque; je sais qui il est.

ISABELLE.

Allez, vous êtes folle.

JAVOTTE.

Eh non! je ne l'ai pas vu là-bas qui buvoit avec les musiciens. Je ne l'ai pas écouté, sans qu'il y prît garde. Il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent; qu'il vouloit passer pour un de leurs camarades; qu'il seroit si fâché, si fâché, si mon papa le voyoit.... Oh! puisqu'il craint tant mon papa, il faut que ce soit votre amant, car mon papa ne veut pas que vous en ayez. Il a grand tort, car je crois que cela est fort divertissant.

ISABELLE, *à part.*

Que je suis malheureuse!

JAVOTTE.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il sera rentré; mais à condition que vous m'aiderez aussi quand je serai grande.

ISABELLE.

Je vous en donne ma parole.

NÉRINE, *à Javotte.*

Et moi aussi. *(Javotte sort.)*

## SCÈNE VII.

ISABELLE, CLÉON, L'ÉPINE, NÉRINE.

NÉRINE, *à Isabelle.*

Voilà une petite fille qui promet beaucoup! Une enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrète!

ISABELLE, *à Cléon.*

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude, et je crois qu'après ce qui nous vient d'arriver, il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi, je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que la petite fille ne dira rien. Ah! qu'elle sera bonne à marier! Que de talent elle aura pour dépayser un jaloux! Ce sera du bien perdu, car les maris en ce pays-ci sont les meilleures gens du monde, et il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE, *apercevant Oronte.*

Par ma foi! le voici lui-même.

ISABELLE, *avec effroi.*

Ah! nous sommes découverts.

L'ÉPINE.

Gare les étrivières!

## SCÈNE VIII.

### ORONTE, ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

ORONTE, *à Isabelle.*

Bon jour, ma fille. Comment te portes-tu?

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NÉRINE, *à Oronte.*

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinsse. Elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au palais.

NÉRINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle. Mais mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée, et, comme elle a beaucoup de goût pour la danse, (*Montrant Cléon*

*et L'Epine)* j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir, en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NÉRINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air, l'un et l'autre.

L'ÉPINE.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes.

*(Il veut faire une pirouette, et tombe sur Oronte.)*

ORONTE.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

NÉRINE.

Ils sont si ivres, tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L'ÉPINE, *à Oronte.*

Franchement, M. Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris; et si je n'étois pas aussi sobre que je suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

ORONTE.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L'ÉPINE.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force, une souplesse.... Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, M. Oronte?

ORONTE.

Non, mon enfant; vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L'ÉPINE.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir.

ORONTE, *à Nérine.*

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L'ÉPINE.

Il n'en pense pas moins. Mon maître a le vin triste.

ORONTE.

Comment donc! son maître?

L'ÉPINE.

Eh! oui, parbleu! je ne suis que son prevôt, afin que vous le sachiez. C'est le premier homme du monde; et, si vous le voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille.

ORONTE, *à Isabelle.*

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon père; mais, si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers..... (*A Cléon.*) Je vous retiens pour montrer à ma fille. Elle a déja de bons principes.

L'ÉPINE.

Tant pis! Mon maître veut toujours commencer ses écolières.

CLÉON, *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, et je veux qu'elle danse à sa noce.

NÉRINE.

Eh! à qui la donnez-vous, s'il vous plaît?

ORONTE.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NÉRINE.

Avec qui vous avez étudié? Fi donc! vous vous moquez!

ORONTE.

Comment! ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée?

NÉRINE.

Oui, monsieur; mais croyez-vous, de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous soit capable de lui rendre la santé?

ORONTE.

M. Michaut s'offre à la prendre sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout à l'heure, et je m'en vais le recevoir.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE, *à Isabelle, ironiquement.*

MADAME Michaut, je suis votre très humble serviteur.

CLÉON.

Traître! est-il temps de plaisanter?

ISABELLE.

Ah! Cléon, qu'allons-nous devenir?

CLÉON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture?

ISABELLE, *à Nérine.*

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NÉRINE.

Je suis aussi embarrassée que vous, et ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

ISABELLE.

Ah! si mon frère étoit à Paris; il m'aime; mon père a beaucoup d'égards pour lui : nous lui confierions notre secret, et il pourroit nous secourir; mais il est à la campagne depuis huit jours, et nous ne savons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu! vous voilà bien embarrassés! J'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLÉON.

Quels conseils peux-tu nous donner, dans l'état où te voilà?

L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit, à moi. Silence! je vais parler.

CLÉON.

Voyons.

L'ÉPINE, *montrant Isabelle.*

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec M. Oronte, et qu'elle lui dise, avec beaucoup de politesse et de douceur : « Monsieur « mon père, vous ne savez plus ni ce que vous « dites, ni ce que vous faites. »

NÉRINE.

Beau début!

L'ÉPINE, *à Cléon.*

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux roquentin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

CLÉON.

Eh bien! que lui dirai-je?

L'ÉPINE.

Vous le prierez très honnêtement, (car je veux de l'honnêteté partout, moi,) de sortir d'ici tout le plus tôt qu'il pourra; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLÉON.

Le beau compliment!

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire, tant mieux.

CLÉON.

Comment! tant mieux?

L'ÉPINE.

Oui, vraiment, nous en serons plus tôt défaits; car, sur le refus qu'il fera de passer la porte, nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLÉON.

Eh! tais-toi, maraud! et laisse-nous en repos consulter....

*(Pasquin crie derrière le théâtre :* « Tayaut! Brif-» faut! » *et l'on entend donner du cor.)*

NÉRINE, *à part.*

J'entends quelqu'un..... C'est la voix de Pasquin.

ISABELLE.

Ah! si c'est lui, mon frère n'est pas loin.

NÉRINE.

Retournez à votre appartement, mademoiselle... *(A Cléon et à L'Épine.)* Vous, messieurs, allez joindre vos prétendus camarades. Je veux sonder Pasquin, et savoir de lui si Valère n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, et je veux vous unir tous ensemble pour déranger les projets de monsieur votre père.

ISABELLE.

C'est bien dit... *(A Cléon.)* Il faut la laisser agir, ses soins peuvent nous être utiles.

CLÉON, *à Nérine.*

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

*( Isabelle rentre dans son appartement, et Cléon et L'Épine sortent. )*

## SCÈNE X.

PASQUIN, *en habit de chasseur, et tenant un cor de chasse;* NÉRINE.

PASQUIN, *criant, en entrant, sans voir d'abord Nérine.*

TAYAUT! Tayaut! Briffaut!

NÉRINE.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin! T'es-tu bien diverti?... Parle donc?

PASQUIN, *criant encore, sans lui répondre.*

Tayaut! Tayaut! Briffaut!

NÉRINE.

Eh! à quoi bon tout ce bruit de chasse? As-tu perdu l'esprit, mon enfant?

PASQUIN.

Non, ma chère, je suis aussi sage que de coutume... M. Oronte n'est-il pas ici?

NÉRINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément?

NÉRINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN, *courant autour du théâtre, et criant.*

Tayaut! Tayaut!...

NÉRINE.

Eh! mort de ma vie! finis donc, et ne m'étourdis pas davantage. Quelle diable de musique est-ce là?

PASQUIN.

Crois-tu que M. Oronte m'ait entendu?

NÉRINE.

Sans doute, et tous les voisins aussi...... *(On donne du cor au-dehors.)* Mais, qu'entends-je? Autre bruit de chasse?... Est-ce que nous sommes au temps des fées, et m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois?

PASQUIN.

Ah! ma chère, je voudrois te tenir en fin fond de forêt!

NÉRINE.

Pourquoi? Pour me couper la gorge?

PASQUIN.

Non, mon enfant; tu n'en mourrois pas.

*(On donne encore du cor au-dehors.)*

NÉRINE.

On redouble.... Que veut dire tout ceci?

PASQUIN.

C'est mon maître qui chasse dans l'antichambre de monsieur son père.

NÉRINE.

Explique-moi donc ce que cela signifie.

PASQUIN.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

NÉRINE.

Est-ce que ton maître veut insulter son père? Rêvez-vous? êtes-vous possédés?

PASQUIN.

Oh! donne-toi patience, et tu sauras tout.

NÉRINE.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il?

PASQUIN.

De faire croire à M. Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

NÉRINE.

Deux mulets? Quels braconniers! Vous avez donc dépeuplé tout le pays?

PASQUIN.

Vraiment oui; nous n'avons rien laissé à la Vallée, ni chez les rôtisseurs.

NÉRINE.

Que diantre veux-tu dire?

PASQUIN.

Que nous ne venons point du château de Clitandre, comme nous voulons le persuader au père de mon maître. Nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris, et nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

NÉRINE.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours?

PASQUIN.

La peste! nous avons fait de bonne besogne!... mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

NÉRINE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler; et c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh! le pesant fardeau qu'un secret! Voici ce que c'est... Mon maître.... Alte-là! M. Pasquin! vous allez faire une sottise.

NÉRINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi, pour ta maîtresse?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles; mais je songe en même temps que ma maîtresse est fille. Qui dit fille, suppose une personne incapable de se taire, et forcée à révéler le plus grand secret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NÉRINE.

N'appréhende rien; je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible..... (*A part.*) Allons, il faut parler..... Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là..... (*A Nérine.*) Personne ne peut-il nous entendre?

NÉRINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne sont pas ici des jeux d'enfants.

NÉRINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on découvroit le mystère, mon maître pourroit être déshérité. Cela va là, tout au moins.

NÉRINE.

Diantre!

PASQUIN.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubaines-là.

NÉRINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité... D'où venez-vous?

PASQUIN.

Nous venons... (*Apercevant Oronte.*) Malepeste! voici le bon homme.... Il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet.... Laisse-nous.... J'irai te rejoindre tout-à-l'heure.

(*Nérine sort.*)

## SCÈNE XI.

### ORONTE, PASQUIN.

ORONTE, *à part, sans voir d'abord Pasquin.*

Me jouer de la sorte!

PASQUIN, *à part.*

Il paroît en colère.

ORONTE, *à part.*

Me débiter, avec effronterie, une pareille histoire!

PASQUIN, *à part.*

Serions-nous découverts?

ORONTE, *à part.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre!

PASQUIN, *à part.*

La mine est éventée.

ORONTE, *à part.*

Je voudrois bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN, *à part.*

Il n'y manquera pas.

ORONTE, *l'apercevant.*

Plaît-il?... Ah! vous voilà! Je suis bien aise de vous trouver ici, monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bon jour, monsieur.... comment vous portez-vous?

ORONTE.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, monsieur. L'intérêt que je prends à votre chère santé fait que, dans le moment où je suis éloigné de vous, mon cœur, prévenu de sentiments de la plus vive tendresse.... se livre à des inquiétudes, dont l'excès tendre et passionné.... Enfin, vous vous portez bien, et je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître! il n'est pas question de tout ce galimatias, et il faut que tu me dises....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il?

ORONTE.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien! c'est la vérité.

ORONTE, *à part.*

Ne l'avois-je pas prévu qu'il me soutiendroit cela?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, et je le soutiendrai. Quand je dis la vérité, je ne crains personne.

ORONTE, *à part.*

J'admire l'effronterie de ce pendard !

PASQUIN, *voulant s'esquiver.*

Oh ! puisque vous vous fâchez....

ORONTE, *l'interrompant et le retenant.*

Demeure, ou je t'assomme.

PASQUIN.

Y a-t-il quelque chose pour votre service ? Vous n'avez qu'à parler.

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons.

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile. Je prends les deux pistoles.

ORONTE, *tirant sa bourse et lui donnant de l'argent.*

Les voici.

PASQUIN, *prenant l'argent et voulant s'en aller.*

Grand merci, monsieur..... Je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas ?

PASQUIN.

Oui, vraiment. N'ai-je pas choisi ?

ORONTE.

Eh ! m'as-tu dit ce que je voulois savoir ?

PASQUIN.

Quoi, monsieur?

ORONTE.

Où vous avez passé toute la semaine. Je sais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante la comtesse de la Ruffardière en arrive. Elle y a demeuré pendant quinze jours, et elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir : elle est encore ici.

PASQUIN.

Oh! puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change; mais tu n'y réussiras pas. Je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh! volontiers, c'est mon caractère à moi, que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon apôtre!

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité....

ORONTE, *l'interrompant.*

Le traître va mentir.... mais compte que cela ne servira de rien ; je sais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh ! fi ! monsieur, où est l'honneur ? où est la probité ? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien ; sinon, je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot ?... Je te rosserai.

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de sergent, et jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE, *à part.*

Voilà un insigne maraud !

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait, et d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien! je demeure d'accord que tout ce que je sais, c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne savez que cela?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas?

PASQUIN, *lui présentant l'argent qu'il lui a donné, et lui offrant de le lui rendre.*

Voilà votre argent; je suis en droit de me taire.

ORONTE, *levant sa canne et le menaçant.*

Et moi, en droit de t'assommer.

PASQUIN, *tendant le dos.*

Frappez... Je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

ORONTE, *à part.*

Son impudence me rend immobile, et je ne sais plus où j'en suis... (*A Pasquin.*) Je t'ordonne de sortir de ma maison, et de ne paroître jamais devant mes yeux.

(*Il s'en va.*)

## SCÈNE XII.

PASQUIN, *seul.*

MA foi, j'ai soutenu là un rude assaut; mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître... il est nécessaire de l'instruire... (*Voyant paroître Valère.*) Le voici justement.

## SCÈNE XIII.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

QU'AS-TU, Pasquin?

PASQUIN.

Rien... Ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALÈRE.

Pour l'amour de moi? Eh! qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALÈRE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non, vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer M. Oronte que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

VALÈRE.

Ah! la vieille folle! elle a juré de me désespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

PASQUIN.

Je sais qu'elle a le diable au corps.

VALÈRE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, et qu'elle veut absolument que je soupire pour elle?

PASQUIN.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, et vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

VALÈRE, *voyant arriver la comtesse.*

La voici, qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez-moi faire; je vais lui donner son congé.

## SCÈNE XIV.

### LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Eh bien! monsieur, vous avez donc résolu de me désespérer?

VALÈRE.

Moi, madame? je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN, *à la comtesse.*

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sais que trop.... (*A Valère.*) Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire ?

VALÈRE.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat ! Je te ferai bien parler.... Il faut que tu me dises tout à l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre ? Je t'y attendois, infidèle ! et je me flattois que l'amour t'y feroit voler.

PASQUIN.

Madame, il avoit prié l'amour de l'y conduire ; mais, par malheur, ils ont manqué le chemin, et ils se sont égarés tous deux.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Et deviez-vous le suivre, ingrat ! puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas ?

PASQUIN.

Il ne savoit pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'amour est aveugle, à ce que j'entends dire ; quand on le prend pour guide, on est sujet à se fourvoyer.

LA COMTESSE.

Tout ce galimatias est inutile ; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

VALÈRE.

Il vous sied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec mon père! Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi. Je vous aurois éclaircie de tout. Mais, après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne saurez rien.

LA COMTESSE, *le menaçant.*

Je ne saurai rien? Tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai.

PASQUIN.

Laissez-le là, madame. C'est un petit opiniâtre qui ne parlera point; je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

LA COMTESSE.

Eh bien! parle : je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer. J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

PASQUIN.

Cela est visible.... Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre?

PASQUIN.

Il y a du pour et du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentiments pour lui. Il en est pénétré de reconnoissance. Avec cela, madame, je gage cent louis contre vous qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin! Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît. Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes. Au contraire, je les trouve tout-à-fait piquants, quoiqu'ils ne soient pas de la dernière édition.

LA COMTESSE, *à part.*

Il ne pourra jamais m'aimer!... (*A Valère.*) Me dit-il vrai, perfide?

VALÈRE, *avec embarras.*

Madame.... en vérité.... je suis dans la confusion, et si mon cœur étoit... (*A Pasquin.*) Pasquin, explique tout cela à madame la comtesse.

LA COMTESSE, *à Pasquin.*

Il ne pourra jamais m'aimer?

PASQUIN.

Non, madame.... Mais c'est votre faute, et ce n'est pas la sienne.

LA COMTESSE.

C'est ma faute? Après tout ce que j'ai fait?

PASQUIN.

Cela est vrai, nous n'en disconvenons pas ; mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté, je ne sais quoi de si grave et de si imposant, qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime et du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

LA COMTESSE.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

PASQUIN.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

LA COMTESSE.

Vous n'en convenez pas !

VALÈRE.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation et je suis trop galant homme pour ne pas vous parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse, et que je vous dise, avec tout le respect que je vous dois....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

N'achève pas, perfide ! je vois où tend ce discours.

PASQUIN.

Mais aussi vous avez tort, madame.

LA COMTESSE.

J'ai tort ? Moi, j'ai tort ? Eh ! en quoi, s'il vous plaît ?

PASQUIN.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort? Puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

LA COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi?

VALÈRE.

Non, madame.... Mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

PASQUIN.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

LA COMTESSE.

Eh! à qui donc?

PASQUIN.

C'est à monsieur son père, qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins. L'occasion étoit pressante. Il s'est vu contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs et en protestations! Vous traitez cela de bagatelle, et il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Vous ne dites mot à tout cela, monsieur?

VALÈRE.

Ma foi, madame, qui ne dit mot consent.

PASQUIN, *à la comtesse.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui?

LA COMTESSE.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

PASQUIN.

Et moi qui vous parle, je suis en fureur contre lui.... *(À demi-voix.)* Éloignons-nous un peu.

VALÈRE, *à part.*

Que diable va-t-il lui dire?

*(Pasquin fait passer la comtesse avec lui du côté opposé à celui où est Valère.)*

PASQUIN, *à demi-voix, à la comtesse.*

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari?

LA COMTESSE.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime et qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien! je suis votre homme. Je vous épouserai, si vous voulez.

LA COMTESSE, *le repoussant.*

Retire-toi, malheureux!

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LA COMTESSE.

Retire-toi, te dis-je, je sais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALÈRE, *à la comtesse.*

Eh! qu'ai-je lieu d'appréhender?

LA COMTESSE.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

VALÈRE.

M'épouser?.... Ah! madame, serez-vous assez cruelle pour cela?

LA COMTESSE.

Oui, perfide! je viens de te demander à ton père. Je lui ai offert de te prendre sans un sou. Ma proposition lui convient; il l'accepte. Ainsi je serai vengée, de façon ou d'autre. Si tu lui désobéis, j'aurai la satisfaction de te faire déshériter. Si tu prends le parti de m'épouser, tu en seras au désespoir, aussi bien que la rivale que tu me préfères..... Je sais que tu me mépriseras quand je serai ta femme; mais, je me connois, je suis aimable, je le serai toujours, et je trouverai mille gens de bon goût, qui seront trop heureux de me consoler.... Adieu, monsieur. Faites vos petites réflexions; mais mettez-vous en tête que je vous épouserai. Je l'ai juré; cela sera. C'est moi qui vous le dis, et qui suis votre très humble servante.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE XV.

### VALÈRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Elle est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

VALÈRE.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle!

## SCÈNE XVI.

### ISABELLE, NÉRINE, VALÈRE, PASQUIN.

ISABELLE, *à Valère.*

Ah! mon frère, que j'ai besoin de votre secours!

VALÈRE.

Ah! ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils!

ISABELLE.

Mon père me met au désespoir!

VALÈRE.

Mon père me veut faire mourir de douleur!

ISABELLE.

Il prétend que j'épouse M. Michaut.

VALÈRE.

Il veut que je me marie avec la vieille comtesse.

ISABELLE.

Il faut que je périsse si je lui obéis!

VALÈRE.

Il faut que j'expire si je ne lui résiste pas!

NÉRINE.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles. Ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances ?

VALÈRE.

Ah! Nérine, ma sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en sera quitte pour vivre quelque temps malheureuse avec un mari qu'elle sera en droit de haïr; mais mon sort est si cruel que je ne saurois suivre les ordres de mon père, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

NÉRINE.

Nous sommes dans le même cas.

VALÈRE.

Comment donc ?

NÉRINE.

Expliquez-vous un peu plus clairement, et nous nous rendrons plus intelligibles.

ISABELLE, *à Valère.*

Mon frère, ne me déguisez rien; je vous en conjure.

VALÈRE.

Ah! ma sœur, je n'oserois parler; la moindre indiscrétion me perdroit.

NÉRINE.

C'est tout de même ici; un mot lâché mal à propos est capable de gâter toutes nos affaires.

ISABELLE, *à Valère.*

Croyez-vous, mon frère, que je sois capable de vous trahir?

VALÈRE.

Puisqu'il faut ne vous rien celer, ma sœur.... (*A Pasquin.*) Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé. Je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

PASQUIN.

Moi, monsieur? révéler un secret! vous me prenez pour un autre.

VALÈRE, *à Isabelle.*

Tout ce que je vous avouerai, en général, c'est que je ne puis plus me marier désormais.

ISABELLE.

Hélas! mon frère, il ne m'est pas plus permis qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose.

VALÈRE.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre de certaines résolutions, dont je ne puis ni ne veux me dédire.

ISABELLE.

La même raison m'a mise dans la nécessité de consentir à des engagements que rien ne peut rompre désormais.

VALÈRE.

Je suis marié, ma sœur.

ISABELLE.

Je suis mariée, mon frère.

VALÈRE.

Ah ciel! quel est votre époux?

ISABELLE.

C'est Cléon.

VALÈRE.

Cléon?... Je le connois. Il est de mes amis.

ISABELLE.

Eh! quelle est la femme que vous avez prise?

VALÈRE.

C'est Julie.

ISABELLE.

Je la connois aussi; c'est une fort aimable personne.

NÉRINE, *à part.*

Voilà la confidence achevée.

ISABELLE, *à Valère.*

Quel parti prenez-vous, mon frère?

VALÈRE.

De m'exposer à tout, plutôt que de rompre mes engagements. Et vous, ma sœur?

ISABELLE.

De mourir plutôt que de manquer à ma foi.

NÉRINE.

Voilà monsieur votre père avec la comtesse et M. Michaut.

VALÈRE, *à part.*

Je tremble!

ISABELLE, *à part.*

Je n'en puis plus!

## SCÈNE XVII.

ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

ORONTE, *à demi-voix à la comtesse, en lui montrant Valère et Isabelle.*

Les voici l'un et l'autre; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

LA COMTESSE, *à demi-voix.*

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. MICHAUT, *à Oronte.*

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

ORONTE, *à Valère.*

Ah! c'est donc vous, monsieur le chasseur? Quand retournez-vous au château de Clitandre?

VALÈRE.

Mon père, si vous voulez m'écouter....

ORONTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

VALÈRE.

Si ce que vous m'ordonnez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse....

## SCÈNE XVIII.

JAVOTTE, ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, il y a ici je ne sais combien de masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons. Ils sont tout-à-fait plaisants : voulez-vous qu'on les fasse venir ici ?

ORONTE.

Ils seront les bien-venus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

## SCÈNE XIX.

CLÉON, JULIE, CÉLIMÈNE, L'ÉPINE, *masqués*; TROUPE DE MASQUES, ORONTE, LA COMTESSE, M. MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE.

*(Les masques entrent sur une marche en musique.)*

LA COMTESSE, *à Oronte, après que la marche est finie.*

L'ASSEMBLÉE n'est pas nombreuse, mais elle est tout-à-fait agréable... *(A Valère.)* Approchez-vous de moi, Valère. Voici un jour bien heureux pour vous.

ORONTE.

Assurément, plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE, *à Valère.*

Vous êtes instruit de mes intentions?

VALÈRE, *hésitant.*

Madame....

LA COMTESSE.

Enfin, je vous épouse. Tous vos rivaux vont crever de jalousie; mais vous méritez bien de triompher... Au reste, monsieur votre père consent à notre mariage.

M. MICHAUT, *à Isabelle.*

Et il m'a promis aussi, mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE, *à Valère, en lui montrant la comtesse.*

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. MICHAUT, *montrant Isabelle.*

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt. *(A la comtesse.)* Madame, songeons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas, s'il vous plaît; je veux finir, et on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

VALÈRE.

Puisque vous êtes si pressée de finir, madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

VALÈRE.

J'ai beaucoup de respect pour vous, madame; mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

ORONTE.

Il n'est pas question ici ni d'amour, ni de respect. Les propositions que me fait madame sont si avantageuses pour vous et pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

VALÈRE.

Quoi! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux? Jetez sur moi des yeux de père, (*se jetant aux pieds d'Oronte*,) et ne désespérez pas un fils qui se jette à vos genoux, et qui est résolu de mourir plutôt mille fois, que de se laisser sacrifier si impitoyablement!

ORONTE.

Lève-toi, fripon; tu m'attendris.

VALÈRE.

Je ne me leverai point que vous n'écoutiez les raisons....

ORONTE, *l'interrompant.*

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises; mais j'ai donné ma parole à madame... Oh çà! je ne veux point te contraindre à l'épouser, mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton père une grâce qu'il te demande, lorsqu'il est en droit de te faire obéir?

VALÈRE.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrois tout à l'heure ma répugnance, pour répondre à un procédé si doux et si obligeant, s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci; mais vous me forcez à vous dire, et même devant tout le monde, que je ne suis plus libre, et que ma foi est engagée pour jamais.

ORONTE.

Pour jamais? sans mon consentement?

VALÈRE.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier; j'ai pris une femme sans votre aveu. Mon oncle et tous mes parents me l'ont conseillé, et c'est en leur présence que j'épousai Julie, il y a huit jours.

ORONTE.

Je suis bien-aise de savoir cela, monsieur le coquin! je sais les mesures que je dois prendre.

VALÈRE.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le ciel de me confondre si je prends jamais une autre

femme que Julie : il n'y a rien à dire à cette alliance. Tout le monde connoît Julie pour une personne sage et vertueuse ; elle a de la naissance, et plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un et l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

ORONTE, *à part.*

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, et que je ne puis, sans injustice, désapprouver ce mariage.

LA COMTESSE.

Oh bien ! je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

VALÈRE.

Eh ! de quel droit, madame, s'il vous plaît ?

LA COMTESSE.

De quel droit, scélérat ? Ah ! tu ne le sais que trop !

M. MICHAUT.

Croyez-moi, madame la comtesse, avalez doucement la pilule.

LA COMTESSE.

Patience, il m'épousera, ou je le ferai enlever.

*( Elle sort. )*

---

## SCÈNE XX.

ORONTE, VALÈRE, ISABELLE, CLÉON, JULIE, CÉLIMÈNE, JAVOTTE, M. MICHAUT, NÉRINE, PASQUIN, L'ÉPINE, TROUPE DE MASQUES.

ORONTE, *à Valère.*

Laissons-la dire; c'est une femme qui parle.... *(A Nérine.)* Nérine, allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grâce, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même que je la reconnois pour ma belle-fille.

JULIE, *se démasquant.*

Me voici, monsieur; souffrez que je reçoive ce titre précieux, et que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

ORONTE.

Ah! ah! ma belle-fille étoit de la mascarade? Soyez la bien-venue, madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, et vous avez entendu tous nos discours.

JULIE.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur, et vous ne vous repentirez point....

VALÈRE, *à Oronte.*

Quelles actions de grâces ne vous dois-je point, mon père!

ORONTE.

Laissons là les compliments. Divertissons-nous pour célébrer ce mariage et celui de ma fille avec M. Michaut.

NÉRINE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Allons, à vous, mademoiselle; il faut sauter le fossé.

ISABELLE, *à Oronte.*

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, et que vous avez tant d'indulgence pour mon frère et pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grâce.

ORONTE.

Comment donc?

ISABELLE, *montrant M. Michaut.*

Je n'aime point monsieur; ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon... (*Se jetant aux pieds d'Oronte.*) Mais comptez que je vais mourir à vos genoux si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

ORONTE.

Si je ne confirme pas votre mariage? Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement?

ISABELLE.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui, mon père, Cléon est mon époux : il y a plus de six mois que je suis sa femme, et ma tante, qui a bien voulu nous unir ensemble...

ORONTE, *l'interrompant.*

Mon oncle, ma tante.......Parbleu! je suis bien redevable à mon frère et à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfants... (*A M. Michaut.*) Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, M. Michaut, et je ne puis faire rompre ce mariage sans déshonorer ma fille.

M. MICHAUT.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie?

ORONTE.

Allons, allons, je vois bien qu'il en faut passer par-là... (*A Nérine.*) Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON, *se démasquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, et je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! monsieur le maître à danser, vous montriez donc à ma fille sans ma permission?... Oh çà! mes enfants, je vous pardonne vos fautes et vos folies, mais à condition que vous me pardonnerez les miennes.

VALÈRE.

Comment donc, mon père?

ORONTE.

Je me suis marié secrètement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement !

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

VALÈRE.

Faites-nous voir notre belle-mère, et nous la recevrons avec tout le respect et toute la tendresse que nous vous devons.

ORONTE.

Elle est aussi de la mascarade, et c'est pour elle que j'avois fait la fête... (*A Célimène.*) Daignez vous montrer, madame, et recevoir ces jeunes époux pour vos enfants.

CÉLIMÈNE.

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable famille. J'espère qu'ils seront aussi contents de moi que si j'étois leur propre mère.

PASQUIN, *à Nérine.*

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là ?

NÉRINE.

On pourroit le critiquer; mais, allons, il faut publier une amnistie générale.

JAVOTTE, *à Oronte.*

Mon papa, j'ai encore une grâce à vous demander.

ORONTE.

Comment! morbleu! petite friponne! vous êtes-vous aussi mariée secrètement?

JAVOTTE.

Non, mon papa : je ne veux l'être que de votre main; mais je vous prie que ce soit bientôt.

ORONTE.

Nous verrons... (*A part.*) Parbleu! c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

PASQUIN.

L'assemblée s'impatiente; commençons le divertissement.

# DIVERTISSEMENT.

PASQUIN, *chantant.*

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

CHŒUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formés par l'enfant de Cythère.

NÉRINE, *chantant.*

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter et se taire.

CHŒUR.

Chantons, etc.

ISABELLE, *chantant.*

Vivez heureux, amants discrets.
Les amants d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère.

CHŒUR.

Chantons, etc.

## PREMIÈRE ENTRÉE.

UNE FEMME MASQUÉE, *chantant.*

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,
Vous croyez vivre en liberté;
Apprenez que ce bien si vanté
N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent tour à tour;
La fortune, l'amour, le dieu du mariage.
Mais, de quelque côté que notre cœur s'engage,
Vivons toujours sous les lois de l'amour;
Il adoucit le plus rude esclavage.

## SECONDE ENTRÉE.

ORONTE, *chantant.*

J'ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage.
Ma femme étoit un vrai dragon;
Et quand elle partit j'écoutai la raison
Qui voulut me défendre un second mariage.
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux.
Malgré tous mes serments, l'hymen encor m'engage;
Et, près de deux beaux yeux,
A soixante ans j'ai fait naufrage.

## BRANLE.

Profitez du temps des amours,
  Tendre et brillante jeunesse,
  Livrez-vous à la tendresse;
Songez que les moments sont courts:
  Bientôt la froide vieillesse
Succède au printemps de nos jours.

Voulez-vous d'aimables instants,
  Même après le mariage,
  Fuyez l'ordinaire usage;
Suivez la mode du vieux temps:
  L'amour se plaît en ménage,
Tant que les maris sont amants.

Où sont-ils ces tendres époux?
  Ils ne sont plus à la mode.
  Jamais la vieille méthode
Ne pourra revivre chez nous.
  La nouvelle est plus commode:
On n'est ni tendre ni jaloux.

Autrefois après leur printemps
  Les belles faisoient retraite;
  Mais aujourd'hui la coquette
Veut toujours avoir des amants.
  Quand elle est vieille, elle achète
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

AU PARTERRE.

Empressés à vous divertir,
  Nous cherchons l'art de vous plaire.

Toujours la critique amère
Craint de nous y voir réussir.
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir.

FIN DU TRIPLE MARIAGE.

# LA FAUSSE AGNÈS,

OU

# LE POËTE CAMPAGNARD,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 12 mars 1759

## PERSONNAGES.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, leur fille aînée.

BABET, leur fille cadette.

LÉANDRE, amant d'Angélique.

MONSIEUR DES MASURES, autre amant d'Angélique.

LOLIVE, valet de Léandre.

LE COMTE DES GUÉRETS, gentilhomme campagnard.

LA COMTESSE DES GUÉRETS.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT.

LA PRÉSIDENTE, sa femme.

La scène est en Poitou, dans le château du Baron.

# LA FAUSSE AGNÈS,

## OU

# LE POËTE CAMPAGNARD,

## COMÉDIE.

# ACTE PREMIER.

## SCÈNE I.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

Oh çà! ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'aperçois, depuis quelques jours, que vous êtes triste et rêveuse; sans doute que vous regrettez le séjour de Paris?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant?

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne m'y ennuie pas, et ce séjour auroit mille agréments pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, et avec qui?

avec un provincial. Que dis-je, un provincial? un campagnard; et, qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, et accoutumée au commerce des gens de la cour et de Paris, les plus polis et les plus spirituels!

LE BARON.

Ah! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit et de perfection pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu! je le suis.

ANGÉLIQUE.

Mais ma mère vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point de honte de l'avouer : c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison et d'un jugement au-dessus de son sexe; une femme qui m'aime à l'adoration, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous sommes mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement!

LE BARON.

Eh bien ! que me dirois-tu ?

ANGÉLIQUE.

Que ma mère abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très avantageux que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, et vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu ! madame votre mère a raison. Ce Léandre dont vous êtes coiffée, n'est point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous sommes gueux de père en fils, pour n'avoir pas voulu nous mésallier, et je refuserois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières Croisades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite se mesure-t-il à l'ancienneté des familles ? Ah ! mon père, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te désespère pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui monsieur des Masures, et je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il est; c'est-à-dire le plus suffisant, le plus fat et le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Ouais! mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate? Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, et qu'il ait acquis cette politesse, ces manières aisées, nobles et gracieuses, qui ne tiennent rien de la sotte présomption, du ridicule et de l'affectation de la plupart des gens de province.

LE BARON.

Ah! si votre mère vous entendoit raisonner de la sorte...

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la désabuser de M. des Masures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grâce, et je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, et je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je soutiendrois mieux sa cause.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! promettez-moi de prendre son parti, et je vous promets qu'il vous appuiera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il, s'il est à Paris?

ANGÉLIQUE.

Il n'est pas si loin de vous que vous le croyez. Mais je ne puis vous en dire davantage à présent; voici ma mère.

## SCÈNE II.

### LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *tenant une lettre à la main.*

Ah! ma fille, que vous allez être heureuse! monsieur des Masures sera ici dans un moment. Il me prévient sur son arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, mademoiselle, lisez-nous cette lettre, et apprenez-la par cœur. Vous, monsieur le baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE *lit.*

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux....

LA BARONNE.

C'est de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, madame.

LA BARONNE.

Cousine incomparable! en vérité, ce garçon-là écrit bien.

ANGÉLIQUE *lit*.

Pour vous voir au plus tôt, cousine incomparable,
J'accours et par monts et par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable,
Dont la possession guérira tous mes maux.

(*Faisant la révérence.*)

Est-ce vous aussi, madame, qui êtes son soleil?

LA BARONNE.

Non, mademoiselle, cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse?

LA BARONNE.

Cela est bien difficile à deviner! Ces maux sont l'absence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourments de l'amour. N'est-il pas vrai, monsieur le baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE.

Comment puis-je lui causer tous ces maux, puisqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit! Sur le récit que nous lui avons fait, il s'est formé de vous

une idée charmante : cette idée le presse, l'agite, le met tout en feu ; et quand une personne est toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sais ce que c'est que ces états-là. *(Regardant tendrement le baron.)* J'y ai passé, mon cher baron.

LE BARON, *l'embrassant.*

Et moi aussi, mon aimable baronne.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE *lit.*

L'amour jour et nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ses traits ;
Mais l'épouse qu'on me destine
Va me mettre à couvert de sa main assassine,
Sous le retranchement de ses divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit-ci n'est pas clair, mais c'est ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Assurément. Quand je lis quelque chose, et que je ne l'entends pas, je suis toujours dans l'admiration.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE *lit.*

La charmante Angélique est si spirituelle,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit.
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable.

LE BARON.

Oh! cela est divin, cela est divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien savoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, madame; ils ont le goût trop simple pour cela.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers, doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGÉLIQUE.

Non, madame, il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise!

LA BARONNE.

Monsieur le baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat?

LE BARON.

Pas encore, madame la baronne; il n'y a rien qui presse.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui presse, monsieur le baron? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, et que nous ferions la noce tout de suite?

LE BARON.

Cela est vrai, mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous. Donnons-lui le temps de connoître monsieur des Masures, de lui rendre justice, et de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Est-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON.

Oui, m'amour, et je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, si cela vous fait plaisir.... Mais.... *(en lui faisant des minauderies)*, si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là.... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous causer?

LA BARONNE, *en pleurant.*

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrerez demain matin.

LE BARON.

Ah! je ne savois pas cela. Corbleu! il ne sera pas dit que ma femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour moi. Je suis votre maître, mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chère baronne, ordonnez, et faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! mon pauvre père, que vous êtes foible!

## SCÈNE III.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *s'essuyant les yeux.*

Oh çà, mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, et que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe. Ainsi point de raisonnement, et songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Daignez vous ressouvenir que vous êtes ma mère, et que la tendresse que j'ai lieu d'attendre

de vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu dans mes sentiments.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occasion dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément que j'exige de vous une parfaite obéissance, et vous épouserez dès ce soir monsieur des Masures. Mais quel bruit est-ce que j'entends? C'est le jardinier qui querelle son valet apparemment?

## SCÈNE IV.

LA BARONNE, ANGÉLIQUE; LÉANDRE *et* LOLIVE, *deguisés en paysans.*

LOLIVE, *à Léandre.*

Oh! oh! monsieur le paresseux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croisés, et vous donner du bon temps?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, maître Pierre?

LOLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens sans le gagner?

LÉANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, sauf correction : mais je le suis aussi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je suis un brutal, monsieur le maroufle! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour madame....

ANGÉLIQUE.

En vérité, maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre permission, mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. (*A Léandre.*) Ah! je suis donc un brutal!

LÉANDRE.

Morgué!...

L'OLIVE.

Morgué! tatigué! ventregué! tu n'es qu'un sot, entends-tu, Nicolas? un fainéant, un sac à vin, un...

ANGÉLIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas, madame, que maître Pierre le traite si rudement.

LA BARONNE, *à Lolive.*

Doucement, maître Pierre; pourquoi l'accables-tu d'injures, et veux-tu me donner mauvaise opinion de lui?

LOLIVE.

Morgué! c'est qu'il veut se mêler de jaser, au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser! et sur quoi?

LOLIVE.

Sur vous, sur monsieur le baron, sur mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais! Et que dit-il de nous?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent; mais morgué ne vous y fiez pas : c'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de monsieur le baron?

LOLIVE.

Il dit....

LÉANDRE.

Ne l'écoutez pas, madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi; je suis bien aise de savoir vos pensées, M. Nicolas. Eh bien?

LOLIVE.

Eh bien! madame, quand monsieur le baron nous ordonne quelque chose, savez-vous bien ce que dit Nicolas?

LA BARONNE.

Quoi?

LOLIVE.

Morgué! ce dit-il, ça mérite confirmation..

LA BARONNE.

Comment confirmation ? Qu'est-ce que cela signifie ?

LOLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de monsieur, et qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais vraiment cela n'est point sot.

LOLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous, et il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parler de moi ? Et quels sont ses discours ?

LOLIVE.

Par la ventregoi ! ce dit-il, la brave femme que c'te madame la baronne ! All'a pu d'esprit dans son petit doigt, que monsieur le baron dans tout son corps. Morgué ! qu'alle a bon air ! qu'alle a bonne meine ! Que je sis aise quand je la vois !

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! sa physionomie m'a plu d'abord.

LÉANDRE.

Grand marci, madame.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il n'est pas mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, madame.

LÉANDRE, *faisant des révérences niaises.*

Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, et le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en aperçois.

LÉANDRE, *tournant son chapeau.*

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça....

LA BARONNE.

Eh! que pense-t-il de ma fille?

LOLIVE.

Oh! dispensez-moi de le dire en présence de mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, je veux savoir à fond tous ses sentiments: cela me divertit.

LOLIVE.

Eh bien! madame, puisqu'il faut vous déclarer tout, mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, *en souriant.*

Je suis fort malheureuse, M. Nicolas.

LÉANDRE, *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, mademoiselle.

LOLIVE.

Il dit, madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, et que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LÉANDRE.

Ça vous plaît à dire.

LOLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouser vingt femmes comme vous l'une après l'autre, que deux filles comme mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LÉANDRE.

Oh! madame.

LA BARONNE.

Prends, te dis-je; maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE.

Ça suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il soit magnifique, et digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfants. Un petit mot, Nicolas : je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins ; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LÉANDRE.

Oh! je n'ai garde.

## SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, L'OLIVE.

*(Dès que la baronne est sortie, ils se mettent tous trois à rire, en regardant si on ne les écoute point.)*

L'OLIVE.

Eh bien! qu'en dites-vous, mademoiselle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir, et vous m'avez extrêmement divertie, l'un et l'autre; il n'y a qu'une chose qui m'a choquée; c'est que tu traites ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs, je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet de chambre, d'appeler impunément son maître maroufle, ivrogne, coquin, paresseux! Je rends aujourd'hui à monsieur les belles épithètes dont il m'honore tous les jours.

LÉANDRE, *en riant.*

Mon temps reviendra : laisse-moi faire. Mais supprimons les discours inutiles. Laissez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reste encore, de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE.

N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma mère.

LOLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission?

LÉANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est. Le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mère veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, et que la noce se fasse immédiatement après.

LÉANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle! Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici; que nous nous y serons introduits Lolive et moi, lui en qualité de jardinier, moi comme son valet? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que de me rendre spectateur du triomphe de mon rival? C'est donc là la récompense de ma fidélité? Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée?

ANGÉLIQUE.

Ah! vous voilà monté sur le ton tragique! Il vous sied fort bien, Léandre, et vous déclamez à merveille; mais je n'aime point ce ton-là. Ren-

trons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue; cependant il n'est pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, et je vous jure que je n'aimerai et n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

LOLIVE.

Venons au second.

ANGÉLIQUE.

M. des Masures arrive aujourd'hui pour m'épouser; et moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

LOLIVE.

Primò?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagements.

LOLIVE.

Fort bien. Secundò?

ANGÉLIQUE.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas.

LÉANDRE.

Eh! comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival? Cela est impossible, vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, et laissez-moi faire; mais il faut que de votre côté vous travailliez

adroitement à faire revenir ma mère de ses préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déja concerté différents moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très fat, qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers, et qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite, qu'autant qu'elle a de science et d'esprit. Mon dessein est d'avoir au plus tôt quelques conversations particulières avec lui, et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise qu'il ne puisse pas me souffrir.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne sera pas édifié des discours que nous lui tiendrons Lolive et moi; et nous nous promettons....

ANGÉLIQUE.

Paix! voici ma petite sœur.

## SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET.

Ma sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Et sur quoi?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

M. des Masures est ici ?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !

BABET.

Que vous êtes heureuse, au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilège, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! c'est toi, maître Pierre ? bonjour. Bonjour, Nicolas.

LÉANDRE.

Mademoiselle Babet, votre serviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je le suis, je le sais bien ; c'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur et moi ; mais ici il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, et allez-voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin le voilà donc arrivé ?

BABET.

Et très arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah! le beau carrosse! Je crois que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnants que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment, il est venu à trois chevaux?

BABET.

Oui, en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir, borgne et boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé; le troisième est de toutes couleurs, et plus haut d'un pied que les deux autres, et si maigre, si maigre, que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi, il est encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, maître Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE.

Oh! voirement oui, mademoiselle; j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je suis bien trompée, si je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de monsieur des Masures.

BABET.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux, sans compter le cocher, et deux manants qui étoient derrière le carrosse? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGÉLIQUE.

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortège à monsieur des Masures?

BABET.

Monsieur le comte et madame la comtesse des Guérets; monsieur le président de l'Élection, et madame sa chère épouse, car c'est ainsi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Et comment diable avoient-ils pu s'emballer tous ensemble?

BABET.

Comme le carrosse ne peut tenir que trois personnes, madame la comtesse étoit sur les genoux de monsieur des Masures, et madame la présidente sur ceux de monsieur le comte. Ils disent que cela s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes et gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Et n'y a-t-il personne de blessé?

BABET.

Personne.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pas même monsieur des Masures?

BABET.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, et deux ou trois écorchures, parce qu'heureusement ils ont versé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils versé dans la rivière!

BABET.

J'entends du bruit, c'est apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*A Léandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

## SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, MONSIEUR DES MASURES.

(*On ouvre les deux battants de la porte du fond du théâtre, où l'on voit tous les personnages qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.*)

LA COMTESSE.

MADAME la baronne.

LA BARONNE.

Ah! madame la comtesse, je suis dans mon château, et vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passez donc, s'il vous plaît, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juste ciel! que me proposez-vous, madame la comtesse?

LA COMTESSE

Eh! de grâce, madame la présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuse, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

M. DES MASURES, *se mettant entr'elles.*

Je vois bien, mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête, pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une et l'autre.

*(Elles lui donnent la main, et il les tire toutes deux ensemble sur le théâtre, après quoi le comte et le président font les mêmes cérémonies à la porte; le baron et la baronne allant tantôt à l'un et tantôt à l'autre, pour les faire passer.)*

LE COMTE.

Monsieur le président, j'espère que vous ne serez pas si cérémonieux que madame la présidente?

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le comte, je sais aussi-bien mon devoir que ma chère épouse.

LE COMTE, *d'un ton brusque*

Oh! parbleu! vous passerez.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Têtebleu! on m'assommera plutôt que de me faire démarrer d'ici.

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MASURES.

Vous verrez, messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité.

*(Il sort, leur donne la main comme aux dames, pour les faire passer tous deux ensemble ; ils résistent l'un et l'autre, et il les tire si fort qu'il fait un faux pas, et est près de tomber avec eux.)*

C'est une belle chose que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne règne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manières! On se pique à Paris d'un petit air aisé qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez; je croyois que c'étoit à Paris que l'on apprenoit les belles manières.

M. DES MASURES.

Eh! fi donc, avec votre Paris! On n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, madame, si on y sait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la douane y marche aussi fièrement qu'un colonel, et vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Pour une présidente! mais en vérité cela est monstrueux.

M. DES MASURES.

Je veux être un coquin, madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La première visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fît les civilités qui m'étoient dues. Je crus qu'au nom de M. des Masures, il s'alloit faire un mouvement général, et que chacun se leveroit pour m'offrir sa place....

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MASURES.

Je veux être damné, si, de dix hommes et d'autant de dames qui jouoient dans la salle, une seule

âme se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de crier : Holà, quelqu'un, approchez un siége à monsieur. Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais. Quand je sortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

LE BARON.

Eh bien ?

M. DES MASURES.

Bon ! j'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement aperçu que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons ; croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie ?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MASURES.

Oh ! je m'en vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle manière ?

M. DES MASURES.

Parbleu ! je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, et j'en partis sans aller à la cour. Mais le feu de la conversation m'entraîne, et me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

Ne puis-je savoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ses yeux ?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, madame; cela ne lui coûte rien.

M. DES MASURES.

La langue des dieux est ma langue maternelle

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit!

M. DES MASURES, *d'un air de confiance.*

Oh! madame!

LA PRÉSIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MASURES.

Mais, mais, madame.

LA BARONNE.

Il est toujours brillant, et toujours nouveau.

M. DES MASURES.

Oh! palsembleu! madame... Je m'en vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine; car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Écoutez, ce n'est pas parce qu'elle est ma fille; mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une fille qui sait tout.

M. DES MASURES.

Parbleu! nous aurons de vives conversations!

Que de saillies! que de pointes! que de fines équivoques!

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport:
Déja mon cœur ne bat plus que d'une aile;
A l'aide! je meurs, je suis mort.

LA COMTESSE, *embrassant la baronne.*

Ma chère baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON, *frappant de sa canne.*

Corbleu! voilà un furieux génie!

LA PRÉSIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(*Pendant tous ces applaudissements, M. des Masures se mire et s'ajuste en sifflant.*)

M. DES MASURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour....

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin : allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES MASURES.

Allons, mon tendre cœur à chaque instant s'enflamme:
Je brûle de trouver cet objet sans pareil;
Ses yeux remplis de feux vont pénétrer mon âme:
Comme l'aigle, les miens vont fixer le soleil.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

LA BARONNE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Pargué! madame, je ne saurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux compliments qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute, s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? eh bien! qu'il se défâche; je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, M. Nicolas? mais ne le prenez pas sur ce ton-là, car je pourrois bien vous chasser; je vous en avertis.

LÉANDRE.

Eh bian! bian! si vous me chassez, je sais bian ce que je ferai.

LA BARONNE

Et que ferez-vous?

LÉANDRE, *mettant les mains sur ses côtés.*

Je m'en irai.

LA BARONNE.

Le petit brutal! et moi, je veux que vous restiez. Maître Pierre, faites-lui donc entendre qu'il me manque de respect.

LOLIVE.

Écoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve. Madame est fâchée contre toi; mais alle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bian tendrement, n'est-ce pas, madame?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement, comme il voudra.

LÉANDRE.

Pardon! je n'en ferai rien; alle est trop affolée de son M. des Masures.

LA BARONNE.

Mais, dis-moi, tu n'approuves donc pas que je lui donne ma fille?

LÉANDRE.

Non, morgué! je ne l'approuve pas.

LOLIVE.

Ah! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à mademoiselle Angélique, Nicolas est devenu de si mauvaise himeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec li.

LA BARONNE.

C'est admirable! et de quoi vous mêlez-vous?

LÉANDRE.

C'est que je sis amoureux....

LA BARONNE, *en colère.*

De ma fille?

LÉANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous, si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille!

LÉANDRE.

Morgué! vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me consultiez, je sais bien à qui vous la bailleriez.

LOLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui?

LÉANDRE.

A celui qu'alle aime, et non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh! oh! tu me parois bien instruit; est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident?

LÉANDRE.

Non; mais je bouttrois ma main au feu qu'alle est enragée d'épouser M. des Masures, et alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort?

LÉANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin, et je ne pis le souffrir, moi qui vous parle. Sa philosomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net; et je me sis morgué bian aparçu que mademoiselle Angélique en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe; je veux qu'elle l'épouse.

LÉANDRE.

Oh! vous voulez, vous voulez; ça est bian aisé à dire, mais ça n'est pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela sera fait ce soir indubitablement.

LÉANDRE.

Ça causera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout; il faut qu'elle obéisse.

LÉANDRE.

Et si alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous li aviez entendu parler avec mademoiselle Babet, d'un certain monsieur qu'alle aimoit à Paris, et que sa tante vouloit li bailler pour mari?

LOLIVE.

Oui, morgué! Alle en est bien assottée. Alle dit que c'est un homme noble, qui n'a pas plus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui est colonel, qui est bian bâti, qui a de l'esprit, de l'esprit comme un enragé, et qui a été si fâché, si fâché quand alle est partie pour en épouser un autre, qu'il a juré son grand juron que, si ça se faisoit, il viandroit ici tout exprès pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles ?

LÉANDRE.

Oui, et qu'il les attacheroit à la grande porte de votre chaquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, et qu'il se joue à monsieur des Masures, il trouvera à qui parler. Mon cousin est de mon sang, et cela lui suffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris. Mais le voici fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'apprendre.

## SCÈNE II.

LA BARONNE, LÉANDRE, L'OLIVE, M. DES MASURES.

LA BARONNE, *allant au-devant de son cousin qui rêve.*

Mon cher cousin, je suis dans une alarme effroyable.

M. DES MASURES.

Comment ? de quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MASURES.

Cousine incomparable, je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche partout mademoiselle votre fille ; je la demande à tous les échos d'alentour ; ils sont sourds à ma voix, et je ne puis trouver ma déesse.

J'ai un torrent de belles pensées, qui vont me suffoquer, si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh, mon dieu! trève aux belles pensées. Je vous dis....

M. DES MASURES.

Angélique est un ange, et ses divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grâce de m'écouter.

LÉANDRE, *à Lolive.*

Quel original!

M. DES MASURES.

Oui, elle est toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois; sachez....

M. DES MASURES.

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE

Je vous dis....

M. DES MASURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MASURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse. Rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez-vous de moi ?

M. DES MASURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

M. DES MASURES.

Parbleu ! il en a pourtant bien la mine.

LÉANDRE.

Patience, monsieur des Masures, je vous ferons connoître qui je sommes.

LOLIVE.

Il y a des gens dans ce bas-monde, qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MASURES, *d'un air important.*

Dites-moi un peu, messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet ?

LÉANDRE, *le contrefaisant.*

Je ne nommons parsonne.

LOLIVE, *le contrefaisant aussi.*

Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MASURES.

Qui rira le darnier. Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le

respect que j'ai pour vous, ma cousine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LÉANDRE, *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, monsieur des Masures; ça pourroit avoir queuque mauvaise suite.

LOLIVE, *faisant de même.*

Ça est vrai, ça est vrai. Crachez des vars tout votre sou, mais par la ventregoi, ne gesticulez point, je vous en avartis.

M. DES MASURES.

Il est vrai que je me déshonorerois en châtiant moi-même une si vile canaille; mais, si j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivières.

LOLIVE.

Vos gens? sont-ils aussi vigoureux que vos chevaux?

LÉANDRE.

On voit bian qu'ils sont au service d'un poëte. Ils ont, morgué, les dents plus longues que les bras.

M. DES MASURES, *mettant la main sur la garde de son épée, Léandre et Lolive se mettent à rire.*

Il faut que j'anéantisse ces marauds-là.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Que faitez-vous, mon cousin? Seriez-vous assez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MASURES, *d'un ton tragique.*

Rendez grâce au respect que j'ai pour la baronne;
Sortez, faquins, sortez, c'est moi qui vous l'ordonne.
*(Léandre et Lolive se mettent à rire encore plus fort.)*

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfants, et songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LOLIVE.

Je sortons pour vous obéir; mais tastigué! je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LÉANDRE.

Je vous baisons les mains, M. des Masures; *(d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Masures,)* venez promener vos belles pensées dans notre jardin, et je vous régalerons d'une salade.

*(Ils s'en vont en se moquant de lui.)*

## SCÈNE III.

### LA BARONNE, M. DES MASURES.

M. DES MASURES.

Voilà deux marouﬂes bien effrontés! Il semble qu'on les ait payés pour m'insulter; mais, s'ils continuent, ma belle cousine, je serai obligé, en conscience, de les faire assommer.

LA BARONNE.

Il y a ici quelque dessous de cartes que nous ne voyons pas. Ne seroit-ce point ma fille qui feroit agir et parler ces gens-ci?

M. DES MASURES.

Et à quel propos?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MASURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas?

LA BARONNE.

Oui vraiment, je le crois.

M. DES MASURES.

Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épousera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Et sur quoi fondez-vous cette confiance?

M. DES MASURES.

Sur deux raisons sans réplique : mon mérite et son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MASURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux?

M. DES MASURES.

Sans doute. En triomphant de sa flamme amoureuse,
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne.

M. DES MASURES.

Quand on est accoutumé à vaincre, on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'est pas une provinciale, je vous en avertis; et puisqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis, à ce qu'on m'assure.

M. DES MASURES.

Et que m'importe? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en grâces, en talents, en vivacité, en tout ce qui peut toucher et charmer un cœur? Si Angélique étoit une bête, une innocente; peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas; mais étant aussi délicate, aussi spirituelle et aussi savante que vous le dites, il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi, qu'il est impossible que l'aimant n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Supposons tout ce que vous croyez, il est certain cependant que vous avez un rival dangereux, qu'on croit qu'il est en ce pays-ci, et qu'il est homme à vous insulter. Ainsi, tenez-vous sur vos gardes. Vous rêvez?

M. DES MASURES.

Elle a beau se tenir en garde,
L'Amour, ce petit dieu qui darde,
Saura si bien darder son cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.

LA BARONNE.

Oh! vous m'impatientez : vous rêvez et vous faites des vers, au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MASURES.

Excusez, ma chère cousine, je pelotte en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de mademoiselle votre fille, que je tends tous les ressorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle. Cette pensée m'occupe uniquement, et je serai incapable de vous écouter, jusqu'à ce que j'aye étalé tout mon mérite à ses yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos.

M. DES MASURES.

Tout mon embarras est de savoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose, et point de vers, si vous m'en croyez. *(A Angélique.)* Ma fille, comme monsieur doit être ce soir votre mari, je vous laisse un moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre esprit, et songez que c'est désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

---

# SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DES MASURES, *qui lui fait de profondes révérences, qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MASURES, *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. Je crois qu'il faut nous asseoir, mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGÉLIQUE, *d'un ton niais.*

Tout ce qui vous plaira, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.*

C'est la pudeur, apparemment, qui lui donne un air si déconcerté. Voulez-vous, mademoiselle, que nous parlions en vers?

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MASURES.

Eh bien! parlons donc en prose.

ANGÉLIQUE.

Encore moins, je n'aime point la prose.

M. DES MASURES.

Oh! oh! cela est nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions.... comme on parle.

M. DES MASURES.

Mais, quand on parle, c'est en prose, ou en vers.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MASURES.

Et assurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne savois pas cela.

M. DES MASURES.

Allons, allons, vous badinez; prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sais que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me surprenez. *( lui faisant la révérence. )* Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, monsieur?

M. DES MASURES, *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien sotte! Quoi! vous ne connoissez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MASURES, *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là. Par ma foi, la réponse est pitoyable. *( A Angelique. )* Ignorez-vous, mademoiselle, que le Pactole est un fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'est un fleuve?

M. DES MASURES.

Oui vraiment.

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Ah! j'en suis bien aise.

M. DES MASURES, *à part.*

Oh! parbleu, je m'y perds. Si on appelle cela de l'esprit, ce n'est pas du plus fin assurément. (*A Angélique.*) Mademoiselle, vous me surprenez à mon tour. Je vous croyois une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Fi donc! monsieur, pour qui me prenez-vous? Je suis une honnête fille, afin que vous le sachiez.

M. DES MASURES.

Mais on peut être honnête fille, et être une virtuose.

ANGÉLIQUE.

Et moi je vous soutiens que cela ne se peut pas. Moi une virtuose!

M. DES MASURES.

Puisque ce terme vous choque, mademoiselle, je vous dirai plus simplement que je vous croyois une savante.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour savante, cela est vrai, cela est vrai.

M. DES MASURES, *après l'avoir examinée.*

Hum! c'est de quoi je commence à douter. Voyons, cependant. Vous savez sans doute la géographie, la fable, la philosophie, la chronologie, l'histoire?

ANGÉLIQUE.

L'histoire? oui, c'est mon fort.

M. DES MASURES.

Oh çà! pour commencer par l'histoire, lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César, de Scipion ou d'Annibal?

ANGÉLIQUE.

Je ne connois point ces messieurs-là. Apparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MASURES, *à part.*

Ah! nous voilà bien retombés. (*Haut.*) Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'histoire romaine. Peut-être savez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de rois de France depuis l'établissement de la monarchie?

ANGÉLIQUE.

Combien?

M. DES MASURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille sept cents....

M. DES MASURES.

Ah! bon Dieu! mille sept cents rois!

ANGÉLIQUE.

Assurément.

M. DES MASURES.

Et qui vous a appris cela?

ANGÉLIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MASURES.

Sa nourrice lui a appris l'histoire de France! Mademoiselle, cessez de plaisanter, je vous prie; car, ou votre père et votre mère m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de M. des Masures! Ah! j'ai trop de respect pour lui.

M. DES MASURES.

Mais vous saviez, disiez-vous, l'histoire, la géographie, la chronologie, la fable, la philosophie?

ANGÉLIQUE.

Hélas! je le disois pour vous faire plaisir.

M. DES MASURES.

Vous ne savez donc rien?

ANGÉLIQUE.

Je sais lire passablement, et j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MASURES.

La peste! vous êtes fort avancée. Mais on me disoit que vous aviez infiniment d'esprit?

ANGÉLIQUE.

Infiniment? cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MASURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? est-ce un péché que d'avoir de l'esprit?

M. DES MASURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MASURES.

Cela me paroît ainsi; mais, après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grâce ne me cachez plus votre mérite.

Beau soleil, adorable aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh! très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES MASURES.

Je sentois bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE, *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MASURES.

Volontiers... Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui. Écoutez.

M. DES MASURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité,
Vous avez bien de la bonté,
Je suis votre servante
Très humble et très obéissante.

M. DES MASURES, *à part*

La peste soit de l'imbécile! Ah! madame la baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MASURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MASURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE, *faisant une réverence courte à chaque question.*

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Oh! je n'en doute pas. M'aimez-vous, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.*

Voilà une fille qui n'est point fardée. Mais on dit que j'ai un rival?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur.

M. DES MASURES, *à part.*

En voici bien d'une autre.... Et que, si je vous épouse, je pourrai bien être....

ANGÉLIQUE, *faisant une profonde révérence.*

Oui, monsieur.

M. DES MASURES.

Au diable soit l'imbécile! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On vouloit m'attraper; mais, à bon chat, bon rat. Mademoiselle, je suis votre serviteur; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser?

M. DES MASURES.

Non, sur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh! vous m'épouserez.

M. DES MASURES.

Moi? moi? je vous épouserois?

ANGÉLIQUE, *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, et cela sera.

M. DES MASURES.

Voilà la preuve complète de sa bêtise.

ANGÉLIQUE, *feignant de pleurer.*

Que je suis malheureuse! Vous me méprisez, vous me désespérez; mais vous serez mon mari, ou.... vous direz pourquoi.

M. DES MASURES.

Oh! cela ne sera pas difficile. Tubleu! quelle commère avec son innocence!

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je vais m'en plaindre à mon cher père. Ah! ah! ah!

*(Elle feint de pleurer et de sangloter.)*

M. DES MASURES.

A votre cher père? Allez, vous êtez bien sa fille, aussi spirituelle que lui, tout au moins.

## SCÈNE V.

### LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE, M. DES MASURES.

LE BARON, *à M. des Masures.*

Eh bien! N'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique?

M. DES MASURES.

Oh oui! très charmé; c'est un prodige : vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je? Ma fille toute en pleurs!

M. DES MASURES, *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau.

LE BARON.

Comment! qu'est-ce que cela veut dire?

M. DES MASURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous? Ma fille pleure et soupire?

M. DES MASURES.

Je suis venu, j'ai vu, je me suis convaincu.... Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu?

M. DES MASURES.

Que vous me preniez pour un sot; mais je vous convaincrai, moi, que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille? expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE, *pleurant et sanglotant.*

Hélas! je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'est qu'il m'a dit cent impertinences, et qu'il soutient que je suis... que je suis .. J'étouffe, je suffoque, et je me retire.

## SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-avisé, M. des Masures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentiments sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MASURES.

Vous avez raison; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie, mon cousin?

M. DES MASURES.

Eh fi! ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi?

M. DES MASURES.

Fi! vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses grâces, par ses talents et par son esprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MASURES.

Et moi je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante et la plus imbécile de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Êtes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON.

Corbleu! c'est votre portrait que vous faites, et non pas le sien.

M. DES MASURES.

Quoi! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, et ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MASURES.

Oh! il faut que vous ou moi, nous radotions.

## SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A quoi vous amusez-vous donc, vous autres? Est-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MASURES, *l'embrassant.*

Ah! mon cher comte, (*il chante*) j'ai perdu l'appétit! ô douleur sans pareille!

LE COMTE.

Parbleu! je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRÉSIDENT, *au baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroissez tous trois un peu altérés.

LE COMTE.

Altérés! Ils le sont bien s'ils le sont plus que moi.

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque dispute.

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, et nous vous ajusterons.

M. DES MASURES.

Le voici. Monsieur le baron et madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science et d'esprit; et moi je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance et de bêtise.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MASURES.

Et moi je suis honteux que ma cousine, que je croyois judicieuse et sensée, veuille s'aveugler jusqu'à ce point. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vu de si stupide, que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu!...

LA BARONNE, *au baron.*

Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces messieurs et ces dames ont du monde et de l'esprit; je les prends pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'appointe la cause. Condamnons la demoiselle Angélique à comparoître devant la cour, pour exposer ses qualités et talents, perfections et imperfections, et se voir jugée définitivement. Défense au père, à la mère, et au futur conjoint, d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par avocats. On se passera bien d'eux.

LE PRÉSIDENT.

Et ce, afin que ladite cour puisse prononcer sans partialité; telle est notre sentence provisoire. Messieurs et mesdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui. Mais à condition qu'avant que de juger, nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause; c'est que, pendant tout le repas, il ne sera question de rien, et que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons, le dîner nous attend.

M. DES MASURES, *à la compagnie.*

Messieurs et mesdames, un petit mot avant que de sortir.

Mes chers amis, que ne puis-je assez boire,
Pour oublier ma déplorable histoire!

Mais grâce à mon malheur, mon sort est si fatal,
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne sauroit soulager mon mal.

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit, M. des Masures.

M. DES MASURES.

C'est mon défaut ; je ne saurois m'en corriger.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LÉANDRE, LOLIVE.

LÉANDRE.

Non, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant que le récit de votre conversation avec monsieur des Masures. Comment avez-vous pu si bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'esprit que vous en avez?

ANGÉLIQUE.

On a raison de dire que l'amour est un grand maître, et qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LÉANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE.

Avouez, mademoiselle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout seul, et que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime; mais c'en est un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, et de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, *à Léandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas quitte, et je lui réserve un autre plat de mon métier.

LÉANDRE.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler ?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en sa présence, et devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires et me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il désirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme; c'est le coup de grâce que je lui prépare.

LÉANDRE.

Rien n'est mieux imaginé, et vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

LOLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet, et je l'approuve. Il est question maintenant d'agir en conséquence de ce qui s'est passé entre mon père, ma mère et monsieur des Masures.

LÉANDRE.

Que s'est-il donc passé? Et comment n'étant point restée à table, avez-vous pu pénétrer....

ANGÉLIQUE.

J'ai su par Babet, que j'ai mise aux écoutes, qu'on doit me juger, et qu'on a nommé pour commissaires monsieur le comte, madame la comtesse, monsieur le président et sa chère épouse.

LÉANDRE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. des Masures avec mon père et ma mère, bien loin de faire l'imbécile en présence de mes juges, je vais prendre devant eux un ton si sublime, que mon Phébus leur fera croire que je suis le plus bel esprit du monde. Ils soutiendront à M. des Masures qu'il s'est trompé sur mon sujet; et comme Babet, que j'ai instruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je suis une idiote, cela va former un embrouillement dont s'ensuivra la rupture.

LÉANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds. Mais j'entends un grand bruit. On se lève de table. Voici mes juges. Retirez-vous.

# SCÈNE II.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.*

OH! oh! ce n'est point là l'abord d'une imbécile.

LA COMTESSE, *au président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRÉSIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air; écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes juges, et j'obéis avec soumission. Vous êtes ici, monsieur et mesdames, pour porter un jugement sur mon esprit?

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous nous y sommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, monsieur le président; vous dont la profession est de juger, ne sentez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, et qu'elle expose à d'étranges bévues?

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse et me surprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, mesdames, vous qui voulez aussi juger des autres, parlez : pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRÉSIDENTE, *à la comtesse.*

Quelle innocente ! qu'en dites-vous, madame?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi ! mais pour juger sainement, il faut une grande étendue de connoissances ; encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les degrés de ces connoissances, leur étendue, leur réalité ; que nous convenions de ce que c'est que la vérité, et si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, et de la foiblesse ou de la solidité de nos lumières.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Tout se réduit à un point fort simple : savoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Eh! comment le connoîtrez-vous? Définissez-moi l'esprit, premièrement; et si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capable de juger si j'ai de l'esprit, ou si je n'en ai pas : car il ne suffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, et convenir de celles qui leur sont propres; mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procède la témérité, la fausseté de leurs jugements. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vides de sens, et parlent comme des perroquets. Quoi! vous me regardez tous trois sans rien dire?... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il faut que M. des Masures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien désabusée.

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je suis saisie d'étonnement.

ANGÉLIQUE.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois.....
Mais si je vous disois....

LE PRÉSIDENT.

Je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, et que vous êtes très savante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science, c'est me faire bien de l'honneur; mais je serois bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement et la raison; heureuses et rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi : nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs...

*(Elle se met à rêver.)*

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! oh! la voilà tombée dans une profonde rêverie. *(Haut.)* Pourroit-on savoir, mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGÉLIQUE, *feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différents systèmes de la physique moderne ?

LA PRÉSIDENTE.

Tandis qu'elle est seule ?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGÉLIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, et Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matières abstraites, et songez que nous sommes avec vous.

ANGÉLIQUE, *feignant de la surprise.*

Ah ! c'est vous, madame la comtesse : vous venez à propos pour me déterminer, et je suivrai votre avis. Le système des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction ?

LA COMTESSE.

Oh ! je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étois doutée. Et madame la présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (*Au président.*) Je ne sais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE, *à la présidente.*

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable personne n'extravague pas de temps en temps.

LA PRÉSIDENTE, *à la comtesse.*

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise et de mon indignation.

LE PRÉSIDENT, *à la comtesse.*

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGÉLIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! bon Dieu, prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE.

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original comme des Masures, ose se flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon estime et de mon amour. Écoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Styx que, s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il est temps de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. *(Elle fait des révérences de très bonne*

*grâce.)* Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre; avec quelle grâce je m'y prends. *(Elle chante et danse seule.)* Allons, monsieur le président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais? Oh parbleu! nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Dansez bien ou mal; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE *chante, et de temps en temps s'interrompt pour parler au président.*

Allons gai, monsieur le président; tenez-vous droit, monsieur le président. Tournez donc. En cadence, monsieur le président. Ah! que la justice a mauvaise grâce!

## SCÈNE III.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES.

LA BARONNE.

Que vois-je? monsieur le président qui danse avec ma fille!

LE PRÉSIDENT.

Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave magistrat? Que veut dire ceci?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez point, madame.

LA BARONNE.

Comment! que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non, vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs?

M. DES MASURES.

Mademoiselle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas aperçu.

LA BARONNE.

Finissons ce badinage, je vous prie, et venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, et la trouvez-vous une idiote?

LE PRÉSIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRÉSIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science et son esprit sont ornés de toutes les grâces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris et la cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

M. DES MASURES.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je sais bien ce que j'ai vu, je sais bien ce que j'ai entendu; je ne rêvois point, et je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez, monsieur, vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous, et je commence à me repentir....

M. DES MASURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous : je ne suis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! c'est pousser ma patience à bout.

M. DES MASURES.

Approchez, Angélique; il n'est plus question de garder le silence : voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas! je ne sais plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant presser une fille de parler?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir! et pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes. (*Elle pleure.*)

LA BARONNE.

Et mon Dieu! qu'a-t-elle donc?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce M. des Masures, je le trouve si plaisant, si original, si comique, que je ne puis m'empêcher de rire, ah! ah! ah! (*Elle rit démésurément.*)

LA BARONNE.

Oh ciel! est-ce que l'amour lui auroit tourné l'esprit?

ANGÉLIQUE, *prenant M. des Masures par la main.*

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MASURES.

Moi, Léandre!

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les yeux au ciel! la rage est peinte sur son visage! Que va-t-il faire? Il tire son épée! il veut se percer le cœur! Ah cruel! ah barbare! perce donc le mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer sous tes coups. (*Il s'éloigne d'elle.*) Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai pas le loisir; je te suivrai partout : j'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassinera l'un et l'autre. Veux-tu que je vive après toi, pour me livrer à des Ma-

sures? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te servir pour me priver (*Elle arrache l'épée de M. des Masures.*) de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur usage, et je vais percer le cœur de ton rival. (*Elle court après le président, qui fuit devant elle.*)

LE PRÉSIDENT.

Arrêtez, mademoiselle, vous me prenez pour un autre; je ne suis point le rival de Léandre; je suis un grave magistrat, un président de l'élection.

(*Angélique le laisse, et va se jeter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.*)

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon cher époux, êtes-vous mort?

LE PRÉSIDENT.

Je crois que non, ma chère épouse; mais je n'en vaux guère mieux.

M. DES MASURES.

Parbleu! j'allois faire un beau mariage. Épouser une bête enragée. Je vous baise les mains, madame la baronne.

LA BARONNE.

Hélas! mon cousin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MASURES.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître?

LA BARONNE.

Eh bien! tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MASURES.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chère Angélique, rappelez vos sens; reconnoissez-moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! mon cher père! mon cher père!

LA BARONNE.

Hélas! elle me prend pour monsieur le baron.

ANGÉLIQUE, *se jetant aux genoux de sa mère.*

En quel état me réduisez-vous! Ayez pitié de ma foiblesse : je ne vous l'ai point cachée; mes larmes et mes soupirs vous en avoient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mère inflexible, qui veut que sa volonté règle les mouvements de mon cœur, et qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon aversion. (*Elle se lève.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous satisfaire.

LA BARONNE *désarme sa fille et remet l'épée à M. des Masures.*

Ah! quel égarement! ma chère fille, ouvre les yeux, reconnois ta mère. L'état où je te vois ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Mal-

heureuse que je suis! c'est moi qui ai causé son extravagance.

M. DES MASURES.

Dites-moi, madame, ces accès-là lui prennent-ils souvent?

LE PRÉSIDENT.

Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'est l'aversion dont elle s'est prise pour mon cousin, qui lui a tourné la cervelle.

## SCÈNE IV.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LOLIVE

LOLIVE.

Ne pourriez-vous point me dire, par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MASURES.

Et qui est cet original, mon ami?

LOLIVE.

Pargué! c'est vous-même.

M. DES MASURES.

Insolent! sans le respect que j'ai pour la compagnie, je t'apprendrois à parler; je t'en dois aussi bien qu'à ton camarade.

LOLIVE.

Eh morgué! ne vous fâchez pas; je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être.

M. DES MASURES.

Un billet doux! et de qui est-il?

LOLIVE.

D'un biau monsieur tout galonné que je ne connois point; j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a bouté dans ma main, et vlà son billet que je boute dans la vôtre gratis.

LA BARONNE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MASURES *lit en tremblant.*

« Avant que vous épousiez Angélique, je suis « curieux de savoir si vous la méritez mieux que « moi. Je vous attends dans le petit bois pour dé- « cider cette affaire. Venez m'y trouver au plus « vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au « fond des enfers.

« LÉANDRE. »

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, et je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MASURES.

Très galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous

ne nous battrons point pour savoir à qui Angélique demeurera, et que je la lui cède de tout mon cœur.

*( Lolive sort. )*

## SCÈNE V.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, M. DES MASURES, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE.

M. DES MASURES.

Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, monsieur, que vous rompez tous les engagements que nous avions ensemble?

M. DES MASURES.

Très solennellement. Ce monsieur et ces dames seront témoins que je vous rends votre parole: rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, et je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE, *se levant brusquement, ce qui effraye M. des Masures et le président.*

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA BARONNE.

Ah! elle me reconnoît. Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous aussi, devant la compagnie, de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre ?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y apporte le moindre obstacle !

ANGÉLIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grâce, et pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grâce au ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRÉSIDENT.

Oh ! oh ! voici bien un autre incident.

ANGÉLIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi M. des Masures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, et dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MASURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MASURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONNE.

Quoi ! ma fille, est-il bien possible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuse si ma soumission vous touche, et vous engage à combler mes vœux !

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, monsieur, si ma fille est une sotte ?

M. DES MASURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot présentement.

LA BARONNE.

Où est Léandre ?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon père.

## SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MASURES, LE BARON, LE COMTE.

LE COMTE.

Je suis très content de ce garçon-là, et je veux qu'il soit ton gendre.

LE BARON.

Oui, corbleu ! il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, et je te le recommande.

LE BARON.

C'est une affaire faite : M. des Masures, votre serviteur; je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournerez-vous ?

M. DES MASURES.

Tout au plus tôt, je vous jure, car je pars.

## SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE; LÉANDRE, *en habit de cavalier;* LOLIVE, *en habit de valet de chambre.*

LE BARON.

Approchez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je? si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

LOLIVE.

Et voilà maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à votre service.

LÉANDRE.

Vous voyez, madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, M. Nicolas, si vous étiez si prévenu contre mon cousin.

LÉANDRE.

Daignez excuser mon déguisement, madame, et confirmer la cession que me fait M. des Masures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment; ainsi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon gendre, puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Eh bien! ma fille, vous voyez que je suis le maître, et je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, sous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteste, mon père, que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

FIN DE LA FAUSSE AGNÈS.

LE

# TAMBOUR NOCTURNE,

OU

# LE MARI DEVIN,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 16 octobre 1762.

## PERSONNAGES.

LE BARON DE L'ARC.

LA BARONNE, épouse du baron.

LE MARQUIS DU TOUR, amant de la baronne.

LÉANDRE, autre amant de la baronne.

MADAME CATAU, femme de charge du château.

MONSIEUR PINCÉ, intendant du baron.

LA RAMÉE, sommelier.

MAÎTRE PIERRE, cocher.

MAÎTRE NICOLAS, jardinier.

LA JONQUILLE, laquais de la baronne.

La scène est dans un vieux château appartenant au Baron.

LE

# TAMBOUR NOCTURNE,

OU

# LE MARI DEVIN,

COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

La scène représente l'antichambre de l'appartement de la baronne.

### SCÈNE I.

LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

*(Ils sont à table et buvant.)*

LA RAMÉE.

Oh çà! mes amis, divertissons-nous. Madame la baronne est à la promenade, et ne reviendra que pour dîner; car il fait le plus beau temps du monde. Madame Catau, notre gouvernante, est

en visite chez sa commère; notre vieux intendant n'est pas encore revenu de la ville : il n'y a dans le château que nous et le revenant.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! sauf correction, M. de la Ramée, je crois que je boirions plus à notre aise à votre office que dans cette antichambre. Tout le monde passe ici; et quand je suis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

LA RAMÉE, *buvant.*

Taisez-vous, et buvez, monsieur le jardinier. C'est dans cet endroit-ci que l'esprit bat le tambour ordinairement, et je veux boire à sa santé, afin qu'il me soit obligé de ma politesse, et qu'il ne vienne point faire le sabbat dans ma chambre.

MAÎTRE PIERRE.

Pardié! c'est bien pensé. Vous êtes homme de tête, M. de la Ramée, et vous avez justement trouvé le moyen de gagner l'amitié du revenant. Je veux aussi être de ses amis.... Allons, à sa santé, messieurs, je vous la porte.

(*Ils se lèvent tous les trois, se découvrent et se tiennent en posture de gens qui boivent une santé avec beaucoup de respect.*)

LA RAMÉE, *le verre à la main, à la cantonade.*

Esprit qui nous lutines depuis quinze jours, et qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades et moi, de nous laisser manger, boire et dormir en repos, et nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous eni-

vrer régulièrement tous les jours, en buvant à ta santé.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A ta santé.

MAÎTRE PIERRE, *à ses deux camarades.*

Notre pauvre maîtresse est dans de grandes frayeurs : elle croit que le revenant est l'esprit de son mari, qui a été tué à la dernière campagne de Flandres.

LA RAMÉE.

Elle a raison, maître Pierre ; ce ne peut être que monsieur le baron qui revient. Il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que, quand il étoit petit, il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le tambour ?

MAÎTRE NICOLAS.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pu retrouver son corps sur le champ de bataille.

LA RAMÉE.

Eh! comment l'auroit-on trouvé, nigaud? N'est-il pas ici dans le château ? Crois-tu qu'il pût battre le tambour, comme il fait toutes les nuits, s'il n'avoit pas gardé ses bras et ses mains ?

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas.*

M. de la Ramée a raison, notre maître revient en corps et en âme.... *(On frappe.)* Ah! quel bruit est-ce que j'entends ? C'est lui-même ! c'est le diable!... *(Il veut se cacher sous la table.)*

MAÎTRE NICOLAS, *effrayé.*

A peu près.... C'est madame Catau.

# SCÈNE II.

MADAME CATAU, LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS.

MADAME CATAU, *aux trois domestiques.*

Eh bien! que font là ces ivrognes? Ils ne sont pas contents de boire nuit et jour; il faut qu'ils viennent s'enivrer dans l'antichambre de madame.

LA RAMÉE, *buvant.*

A votre santé, madame Catau.

MAÎTRE NICOLAS, *buvant.*

Et rasade.

MAÎTRE PIERRE, *buvant.*

Tope.

MADAME CATAU.

Quelle insolence!... Quelle vie! quel désordre! Est-il temps, messieurs les coquins, de faire ce train-là dans le moment que des personnes de qualité arrivent au château?... (*A la Ramée.*) Allez mettre le couvert, M. de la Ramée. (*A maître Pierre.*) Allez donner l'avoine à vos chevaux, maître Pierre... (*A Nicolas.*) Pourquoi n'êtes-vous pas à votre jardin, maître Nicolas?

LA RAMÉE.

Comme nous nous sommes trouvés tous trois de loisir, que pouvions-nous faire de mieux que d'essayer, en buvant, si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'esprit?

MAÎTRE NICOLAS.

Car voyez-vous, madame Catau, je sommes tous trois d'opinion qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est ivre.

MADAME CATAU.

Oh! les poltrons! Ce sont eux qui, avec leurs contes impertinents, perdent ce château de réputation, et sont cause que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauds s'effrayent sans raison, et inspirent la frayeur à tous nos voisins.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Je nous effrayons, dit-elle.... Jarnigué! je ne crains rien; entendez-vous, madame Catau? J'aurois peur d'un tambour, moi? Eh! morgué! c'est un vrai tambour de milice.

LA RAMÉE.

Au nom de Dieu, maître Nicolas, ne blasphémez point. Respectez l'esprit et son tambour.

MAÎTRE PIERRE, *à Nicolas.*

Vous avez tort, maître Nicolas, et vous serez cause qu'il nous arrivera quelque malheur.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon! voilà mes ivrognes aussi persuadés que je le souhaitois qu'il revient un esprit dans ce château.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée et à maître Pierre, en se versant une rasade, et en montrant son verre.*

Par la têtedié, je me gobarge de l'esprit encore une fois; je suis dans mon fort,... et avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable, s'il me montroit ses cornes... *(On entend battre le tambour,*

*et Nicolas en est si effrayé qu'il laisse tomber son verre.) (A part.)* Ah! je suis mort!... *(A la cantonade.)* Miséricorde! ayez pitié de moi, monsieur l'Esprit.

LA RAMÉE, *se levant, et courant avec un tel effroi autour de la table, qu'il se laisse tomber.*

Où courir? où nous sauver?

MAÎTRE PIERRE, *aussi effrayé que ses deux camarades.*

Allons nous cacher dans la cave.

*(Ils s'enfuient tous trois.)*

## SCÈNE III.

MADAME CATAU, *seule.*

Les voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon esprit familier.. Mais, fermons toutes les portes, de peur de surprise.... *(Appelant.)* Léandre?... *(On bat le tambour.)* Les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire; ouvrez et paroissez.

*(Le mur s'ouvre, et Léandre paroît avec son tambour.)*

## SCÈNE IV.

LÉANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Ma chère Catau! j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici. J'en ai ri de bon cœur, et je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse que je t'embrasserois volontiers

pour te remercier, si mon tambour ne m'en empêchoit pas.

MADAME CATAU.

Voilà un esprit bien gaillard.... *(L'examinant avec attention.)* Ma foi! plus je vous considère, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit, que vous ressembliez à feu monsieur le baron, comme si vous eussiez été son frère jumeau.

LÉANDRE.

Si je n'étois pas son frère, au moins étois-je son cousin. On se ressemble de plus loin, comme tu sais. D'ailleurs, la précaution que j'ai eue, de concert avec toi, de prendre un de ses habits, doit augmenter merveilleusement sa ressemblance..... Mais, raisonnons un peu. Tu sais que j'aime passionnément ta maîtresse, et qu'elle m'a défendu de paroître devant elle, parce que j'ai osé lui parler de mon amour?

MADAME CATAU.

Oui, je le sais, et qu'elle croit que le dépit vous a fait retourner à Paris.

LÉANDRE.

J'allois partir, en effet, quand le petit fat de marquis arriva. La jalousie me fit résoudre à rester, pour trouver les moyens de le bannir d'auprès d'elle, et c'est pour cela que j'ai pris le parti de faire l'esprit.

MADAME CATAU.

Vous me devez, il est vrai, cette idée.... Cependant, n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que

je puisse me résoudre à tromper ma maîtresse pour trois cents pistoles que vous m'avez promises ?

LÉANDRE.

Je te les promets encore, si je puis parvenir au but où j'aspire.

MADAME CATAU.

Ma foi, quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là.

LÉANDRE.

Pas si modique.

MADAME CATAU.

Il me vient quelquefois des scrupules qui me forcent presque à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

LÉANDRE.

Oh! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse.

MADAME CATAU.

Non, je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

LÉANDRE, *les lui donnant.*

Eh bien! les voilà. Cela mettra-t-il ta conscience en repos ?

MADAME CATAU.

Je la sens un peu soulagée.

LÉANDRE.

Dieu soit loué!

MADAME CATAU.

Écoutez, monsieur, ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis de pou-

voir dire que j'aie jamais servi personne sans m'être fait bien payer.

LÉANDRE.

Oh! je te crois... Mais revenons à notre affaire. La baronne est-elle bien persuadée que je sois l'esprit de feu son mari?

MADAME CATAU.

Au moins, puis-je vous assurer que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis, à tout moment, que son mari revient exprès de l'autre monde pour l'empêcher d'épouser le marquis en secondes noces.

LÉANDRE.

Redouble tes efforts, je te prie, pour m'en délivrer au plus tôt; car je commence à me lasser du personnage que je joue depuis quinze jours, et de courir toutes les nuits dans ce vieux château comme un vrai lutin. Je risque beaucoup.

MADAME CATAU.

Eh! que risquez-vous? Si quelqu'un s'avisoit de vous suivre, n'avez-vous pas une retraite sûre en cet endroit? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le connoisse, et ce n'est que par un pur hasard que je l'ai découvert.

LÉANDRE.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre, je veux en sortir dès que j'aurai chassé d'ici ce fade courtisan dont je suis jaloux, et que j'aurai mis ta maitresse dans la nécessité de m'épouser, en le

lui ordonnant, sous les traits du défunt. Je crois que le marquis, tout intrépide qu'il affecte de paroître, aura belle peur quand il me verra sortir au travers du mur.... Je suis résolu de faire mon apparition ce soir, au plus tard.

MADAME CATAU.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son effet... (*Entendant frapper à la porte de l'appartement.*) Mais, on frappe.... Rentrez au plus vite.

(*Léandre rentre dans le lieu d'où il est sorti. Madame Catau va ouvrir la porte.*)

# SCÈNE V.

LA BARONNE, MADAME CATAU.

MADAME CATAU.

Ah! madame, est-ce vous qui frappiez si fort? Le cœur me bat..... Vous m'avez fait une frayeur mortelle. J'ai cru que c'étoit l'esprit qui jouoit de son tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de jardin avec le marquis. Il a employé toute son éloquence à me convaincre que l'histoire du tambour est un conte des plus ridicules.

MADAME CATAU.

C'est un petit impertinent de médire des esprits; ils pourroient bien se venger de lui.... En vérité, madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites

qui troublent le repos de monsieur votre mari, et qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

LA BARONNE.

C'est ce que je ne saurois croire.

MADAME CATAU.

Cependant, ce n'est que depuis que le marquis vient dans ce château que ce maudit tambour fait tant de frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE, *à part.*

Je m'aperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur; mais elle n'y réussira pas. (*A madame Catau.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre?

MADAME CATAU.

C'est que je suis sûre qu'il vous convient; et vous l'auriez épousé en secondes noces, si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t-il pour vous plaire? Il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux comme votre marquis. C'est un homme plein d'honneur et de sentiments, et qui vous aime de tout son cœur. Ah! le pauvre garçon! qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, et la douleur que vos mépris lui causoient! Sur mon dieu, il poussoit des soupirs qu'on auroit entendus de deux cents pas. Enfin, je voudrois être aussi sûre de gagner... trois cents pistoles, que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

LA BARONNE.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, et je l'ai considéré comme mon ami, jusqu'au moment où je me suis aperçue qu'il vouloit être mon amant; mais son amour, dont il a osé me parler, m'a révoltée contre lui.

MADAME CATAU.

Mais, enfin, le marquis vous en conte aussi?

LA BARONNE.

Oui, mais il n'est pas à craindre. Son air d'indifférence, d'impolitesse, de confiance et de fatuité me réjouit. On dit que ce sont là les airs des jeunes gens de la cour. Il faut avouer qu'ils sont bien nouveaux pour moi. Ils me paroissent même impertinents; et le plus aimable homme du monde qui me feroit l'amour sur ce ton-là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès sur mon cœur.

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! madame, ne vous y jouez pas. Ce ton-là est à la mode, et la mode la plus extravagante plaît aux femmes par sa nouveauté. Pour moi, si j'étois à votre place, je bannirois d'ici ce jeune godelureau, et j'y recevrois ceux qui m'aimeroient de bonne foi, et qui me le diroient d'une manière tendre et respectueuse.

LA BARONNE.

Comme Léandre, n'est-ce pas?

MADAME CATAU.

Oui, madame, et non comme ce petit fat de marquis, qui vous étale toutes ses impertinences,

et qui en fera gloire quand il sera votre mari. Quelle différence de Léandre! c'est un homme, celui-là! Mais votre marquis n'est qu'un freluquet, qu'un impoli, qu'un impie; oui, madame, un impie. Un homme qui ne croit pas aux esprits est un réprouvé.

LA BARONNE.

Ta colère contre le marquis me divertit; mais ta prévention pour Léandre me déplaît : ainsi, à l'avenir ne me parle ni de l'un ni de l'autre.

MADAME CATAU.

Quoi donc! le marquis....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Tais-toi. Le voici qui vient.

## SCÈNE VI.

### LE MARQUIS, LA BARONNE, MADAME CATAU.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Que j'étois impatient de vous revoir, ma chère veuve!

MADAME CATAU, *bas, à la baronne.*

Ma chère veuve... ce petit air de familiarité!

LA BARONNE, *bas.*

C'est un air de cour.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous ne sauriez croire combien je me suis diverti depuis que je vous ai quittée.

MADAME CATAU, *bas, à la baronne.*

Cela est obligeant pour vous. Est-ce encore là un air de cour?

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vos domestiques ont converti mon valet de chambre. Il ne croyoit point aux esprits : il en est présentement si effrayé, que je crois que le coquin n'osera plus porter mes billets dès qu'il sera nuit.

LA BARONNE.

Ah! ciel! que de jolies femmes vont se désespérer!

MADAME CATAU, *au marquis.*

Vous croyez donc, monsieur, que le tambour qui fait tant de bruit dans ce château n'est pas une chose effroyable? Demandez à madame, elle l'a entendu elle-même.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU.

Mort de ma vie! monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS, *riant encore plus fort.*

Ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là!... (*Bas, à la baronne.*) Ce ris moqueur est fort respectueux, madame, en vérité!

LA BARONNE, *au marquis.*

Mais, que direz-vous encore quand je vous aurai protesté que la nuit dernière le bruit de ce tambour m'a réveillée ?

LE MARQUIS.

Chimère ! imagination !

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes, qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs ! vapeurs !... L'oisiveté, l'ennui, la solitude vous inspirent des idées noires et des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je ; et, si vous voulez me croire, j'ai un remède infaillible pour vous les guérir.

MADAME CATAU.

Ah ! le beau médecin de neige avec ses remèdes ! j'ai entendu le tambour comme je vous entends. Est-ce que j'ai des vapeurs, moi ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? les vieilles filles y sont sujettes.

MADAME CATAU, *en colère.*

Si je suis fille, c'est que je le veux bien, entendez-vous ? et je puis cesser de l'être quand il me plaira.

LE MARQUIS.

Je le veux croire... Mais, dussiez-vous enrager, madame Catau, je vous dirai tout net que tout ce que l'on vient de me conter n'est que l'effet d'une

imagination blessée. Petits esprits, petits esprits, qui donnent dans ces visions!

LA BARONNE.

Enfin, vous ne croyez donc pas qu'il revienne des esprits?

LE MARQUIS.

Demandez-moi aussi, madame, si je ne crois pas le conte de peau d'âne?... Dieu me damne, c'est la même chose!

MADAME CATAU, *à la baronne.*

Eh! madame, n'écoutez point cet homme-là; c'est un hérétique.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous voulez me persuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'esprit prend son temps tous les soirs après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroisse donc devant moi, cet animal-là; je vous promets de lui donner les étrivières.

MADAME CATAU.

Quoi! madame, vous souffrirez qu'il menace des étrivières l'esprit de feu monsieur votre mari?

LE MARQUIS.

Supposons un moment qu'il y ait des esprits qui reviennent. Avez-vous la simplicité de croire que votre mari soit assez déraisonnable pour conserver des droits sur vous après sa mort? N'est-il pas trop heureux de vous avoir possédée pendant qu'il a vécu?

LA BARONNE, *s'attendrissant.*

Marquis, n'insultez point à sa mémoire. Je me flatte qu'il s'est tenu fort heureux de me posséder; et je me tiens malheureuse de ne le posséder plus.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est bien fait de parler de la sorte; j'aime les bienséances.

LA BARONNE.

Je laisse ces bienséances aux dames de la cour. Pour moi, qui ne joue point la comédie, je parle toujours comme je pense; et je vous jure que si j'étois bien aise d'être veuve, je vous l'avouerois sans façon.

LE MARQUIS.

Quoi! sérieusement, vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier?

LA BARONNE.

Je donnerois volontiers tout ce que je possède pour n'avoir pas cette fatale liberté.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! je veux mourir si ce n'est la peur de l'esprit qui vous fait parler de la sorte!... Je connois bien des veuves, à la cour et à Paris; mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-temps.... Sur ce pied-là, ma chère veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais?

LA BARONNE.

C'est une témérité que de faire de pareils serments.

MADAME CATAU, *à part.*

Ah! je respire.

LA BARONNE, *au marquis.*

Je connois trop la foiblesse de mon sexe pour m'exposer à être parjure; mais, si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai veuve du baron.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous proteste que vous ne le serez pas encore huit jours. Je vous ferai bientôt changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

MADAME CATAU, *à part.*

Le fat!

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Je vais l'attaquer dans les formes.

MADAME CATAU, *à part.*

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable; et je me flatte que je n'échouerai pas devant le vôtre.

MADAME CATAU.

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu!

LA BARONNE, *au marquis, en entendant du bruit au dehors.*

J'entends un carrosse... Finissons ces discours, et allons recevoir la compagnie.

*(Le marquis lui donne la main : ils sortent ensemble, et madame Catau s'en va d'un autre côté.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

La scène représente l'intérieur de l'appartement de la baronne.

## SCÈNE I.

M. PINCÉ, *seul, devant une table, sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'ai-je rien oublié?... Non... Plus je relis mon mémoire, plus je me persuade que la dépense de ce mois excède beaucoup celle des mois précédents... Ce n'est pas ma faute, et j'ai trois raisons pour me justifier auprès de madame. La première, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible; la seconde, c'est que l'esprit attire ici, avec son tambour, une infinité de curieux, que l'on régale; la troisième, c'est que...

(*Il est interrompu par l'arrivée de la Jonquille.*)

## SCÈNE II.

M. PINCÉ, LA JONQUILLE.

LA JONQUILLE, *présentant une lettre à monsieur Pincé.*

Monsieur, voici une lettre qu'une personne inconnue vient d'apporter pour vous, et qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

M. PINCÉ *met ses lunettes, prend la lettre, et regardant le dessus.*

De qui peut être cette lettre? Elle n'a point d'adresse.

LA JONQUILLE.

Non; mais l'homme de qui je l'ai reçue m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

M. PINCÉ, *à part.*

Il y a là-dessous quelque mystère... (*A la Jonquille.*) Va-t'en, la Jonquille.

# SCÈNE III.

M. PINCÉ, *seul, et ôtant ses lunettes.*

Ouvrirai-je cette lettre avant que de relire mon mémoire, ou relirai-je mon mémoire avant que d'ouvrir cette lettre? Je trouve plusieurs raisons pour et contre. D'un côté, l'ordre que madame m'a donné de l'attendre ici, dans son appartement, et d'y préparer mes comptes; de l'autre, la curiosité, qui me presse, et à laquelle je ne puis résister... Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte; ouvrons... (*Il remet ses lunettes pour lire la lettre, qu'il ouvre.*) Ciel! que vois-je? En croirai-je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes? C'est l'écriture de mon maître, de mon cher maître. Je ne puis retenir les larmes que la joie me fait répandre. Il faut que je baise cette lettre avant que de la lire.

(*Il ôte ses lunettes, baise plusieurs fois la lettre, essuie ses yeux, remet ses lunettes, et lit.*)

« Mon cher monsieur Pincé,

« Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre « enfance, et que vous avez été mon précepteur et « mon gouverneur avant que je vous fisse mon in- « tendant, vous êtes celui de mes domestiques en « qui j'ai le plus de confiance; et je vais vous en « donner une preuve bien évidente. Je me flatte « que vous serez charmé d'apprendre que je suis « encore en vie, et que j'irai vous trouver dans « une demi-heure. Le bruit qui a couru que j'avois « été tué en Flandres, l'année passée, a produit, « ce me semble, quelque désordre dans ma famille. « Je suis curieux de m'en éclaircir par moi-même, « et c'est à quoi je veux travailler de concert avec « vous. Si un vieux homme, portant une longue « barbe blanche, demande à vous parler, ne man- « quez pas de le faire entrer sur-le-champ. Il passe « pour devin, et même pour sorcier, depuis quel- « ques jours, dans ce voisinage; mais c'est votre « maître et votre bon ami.

« LE BARON DE L'ARC. »

(*Après avoir lu la lettre, et ôtant ses lunettes.*) Je suis dans le dernier étonnement... Mais je puis croire, par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher maître n'est point mort. Premièrement, parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre; secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée; troi-

sièmement, parce que cette lettre est écrite de sa main, et qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort; quatrièmement...

*(Il est interrompu par l'arrivée de la Ramée.)*

## SCÈNE IV.

### LA RAMÉE, M. PINCÉ.

LA RAMÉE.

MONSIEUR Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler, et dit qu'il est un grand devin. Je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un sorcier. C'est bien la plus vilaine et la plus horrible figure que j'aie jamais vue.

M. PINCÉ.

Fais-le entrer.

LA RAMÉE.

Vous voulez le recevoir?

M. PINCÉ.

Assurément.

LA RAMÉE.

Ma foi, monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sait-on, s'il alloit jeter quelque sort sur vous!

M. PINCÉ.

Va, va, je le connois. C'est un savant qui devine le passé, le présent et le futur. Il a du crédit en enfer; mais il est bon-homme. Va-t'en le chercher.

*(La Ramée sort.)*

## SCÈNE V.

M. PINCÉ, *seul.*

QUATRIÈMEMENT donc, je crois qu'il est encore vivant, parce que....

*(Il est interrompu de nouveau par l'arrivée du baron et de la Ramée.)*

## SCÈNE VI.

LE BARON, *vêtu en devin;* LA RAMÉE, M. PINCÉ.

LA RAMÉE, *à M. Pincé, en lui présentant le baron.*

TENEZ, monsieur, je vous amène la fleur des sorciers. *(A part.)* Quelle horrible barbe! Il faut qu'elle ait plus de cent ans.

*(Il sort.)*

## SCÈNE VII.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

OH! çà, mon cher monsieur Pincé, avez-vous reçu ma lettre?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur; mais dans ce moment.....

LE BARON, *l'interrompant.*

Avant que nous entrions en matière, commencez par fermer la porte.

M. PINCÉ, *à part, en allant fermer la porte.*

C'est sa voix.

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma femme. Est-elle sortie ?

M. PINCÉ.

Depuis un quart d'heure, elle est à la promenade.

LE BARON, *lui donnant sa baguette à tenir pendant qu'il se débarrasse de sa longue barbe et de sa robe de devin.*

Tant mieux. Tenez ma baguette.

M. PINCÉ, *à part.*

C'est lui.

LE BARON.

Me reconnoissez-vous ?

M. PINCÉ, *à part, après avoir mis ses lunettes pour l'examiner.*

Ce sont ses traits; c'est lui-même. (*Au baron.*) Oui, je vous reconnois présentement, mon cher maître. (*Il embrasse le baron.*) Souffrez que je vous embrasse, et que je vous jure que j'ai autant de joie de vous revoir que j'en ressentis le jour que vous vîntes au monde. Hélas! pourquoi votre nom s'est-il trouvé dans toutes les listes des officiers de distinction qui avoient été tués ?

LE BARON.

Sachez que, dans le fort du combat, je fus blessé et fait prisonnier; et que les ennemis, qui ne vouloient point m'échanger, par des raisons qu'il est

inutile de vous dire, après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux, m'ont resserré si étroitement pendant dix-huit mois, qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi, on a fait la paix, et ils m'ont relâché. Mais ayant su qu'en France on me croyoit mort, j'ai voulu profiter de ce faux bruit pour pénétrer les sentiments de ma femme à mon égard, et pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment, mon dessein a bien réussi. Je veux le poursuivre. Tout ce que je crains, c'est que la baronne, qui se croit veuve, et qui est peut-être sur le point de se remarier, ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t-il bien affligée?

M. PINCÉ.

Excessivement.

LE BARON.

Combien de temps m'a-t-elle pleuré?

M. PINCÉ.

Pendant trois grands jours.

LE BARON, *à part.*

Peste soit du vieux fou! (*À M. Pincé.*) Pendant trois grands jours? Mais, vraiment, cela est extraordinaire.

M. PINCÉ.

Il faut que vous sachiez, monsieur, qu'il y a deux sortes d'afflictions.

LE BARON, *à part.*

Cet animal-là est aussi pédant et aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions, j'ai besoin de lui.

M. PINCÉ.

Affliction de cœur, affliction de bienséance. La première est muette, la seconde est tumultueuse. A l'égard de madame, on peut dire que son affliction a été de la première espèce.

LE BARON.

Oui, pendant trois jours : belle constance!

M. PINCÉ.

Ses yeux furent noyés de pleurs... jusqu'au moment où le tailleur vint lui essayer ses habits de veuve. Dès qu'elle les vit, ses larmes tarirent; elle demeura muette et immobile, et la parole ne lui revint qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui seyoit parfaitement. En effet, il lui alloit à merveille.

LE BARON.

Il lui alloit à merveille? Eh! c'est ce qui la consola, apparemment?

M. PINCÉ.

Ah! monsieur, point du tout... Il est vrai que quand elle étoit seule, elle ne pleuroit point; mais, dès que quelqu'un lui rendoit visite, elle versoit un torrent de larmes.

LE BARON.

Elle me faisoit trop d'honneur de me pleurer en compagnie. (*A part.*) Il semble que ce diable de

pédant affecte de me dire tout ce qui peut me désespérer. (*A M. Pincé.*) J'ai appris qu'il s'étoit présenté beaucoup de gens pour l'épouser en secondes noces. Qui peut avoir causé cela ?

M. PINCÉ.

Elle n'a point d'enfant de vous, et elle a eu beaucoup de bien en mariage.

LE BARON, *à part.*

Il m'assomme.

M. PINCÉ.

Le deuil redoubloit sa beauté.

LE BARON, *à part.*

Je brûle.

M. PINCÉ.

Et son air triste et langoureux avoit quelque chose de si doux et de si attrayant qu'il n'y avoit pas moyen d'y résister.

LE BARON, *à part.*

Ventrebleu !..... (*A M. Pincé.*) Ce n'est pas là ce que je vous demande..... De quelle manière s'est-elle comportée ?

M. PINCÉ.

Comme une Pénélope.

LE BARON.

Je n'en doute pas ; car elle a eu autant d'amants que cette héroïne.

M. PINCÉ.

Il est vrai que des jeunes gens fort aimables lui ont fait des propositions.

LE BARON.

Des jeunes gens fort aimables ?.... Eh ! les a-t-elle écoutées ces propositions ?

M. PINCÉ.

Le plus gracieusement du monde.

LE BARON.

Je suis mort !

M. PINCÉ.

Mais elle les a toutes rejetées.

LE BARON, *à part.*

Ah ! je ressuscite.... (*A M. Pincé.*) Cependant, j'apprends que le marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle depuis quelques jours. Est-ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence ?

M. PINCÉ, *riant.*

Eh ! eh ! il est jeune.

LE BARON.

Plairoit-il à ma femme ?

M. PINCÉ.

Il est vif.

LE BARON.

Vous êtes-vous aperçu qu'elle l'écoutât favorablement ?

M. PINCÉ.

Il est toujours parfaitement bien mis.

LE BARON.

Seroit-il possible qu'elle fût assez folle pour vouloir l'épouser ?

M. PINCÉ.

Il est bien bâti, ce pendard-là !

LE BARON, *à part.*

O femmes! ô femmes! voilà quelle est votre constance! voilà le fond qu'il faut faire sur votre amour! Encore je lui pardonnerois, si elle me destinoit un plus digne successeur; mais le marquis du Tour! mais le plus fat et le plus impertinent de tous les hommes! Ingrate! infidèle! est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Est-ce là l'honneur que vous faites à ma mémoire?

M. PINCÉ.

Mon cher maître, vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

LE BARON, *à part.*

Que la peste t'étouffe, pédant insupportable!

M. PINCÉ.

Et que, pendant tout ce temps-là, elle n'a pas cessé de dire qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel quel vous.

LE BARON.

Quoi! sérieusement?

M. PINCÉ.

Rien n'est plus véritable.

LE BARON.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coiffée du marquis..... Mais, l'histoire d'un esprit qui bat toutes les nuits du tambour dans ce château, mérite que je l'approfondisse, et elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux devin, qui se fait fort de

découvrir, par son art, ce que demande l'esprit qui revient ici, et même de le chasser de la maison.

M. PINCÉ.

Je m'en vais rendre mes comptes à madame, et je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne, comme vous me l'ordonnez. Madame Catau, qui veut nous persuader que c'est votre esprit qui revient ici, sera bien surprise quand elle vous reverra..... *(Riant.)* Ah! ah! ah! ah!....

LE BARON.

Quoi! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là? Allons! allons! il y a là-dessous quelque intrigue amoureuse.

M. PINCÉ.

Ma foi, je l'ai toujours soupçonné... *(Riant.)* Hé! hé! hé! hé!

LE BARON.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa maîtresse, elle est au fait de cette intrigue, sur ma parole. Il faut que vous tâchiez de la faire parler. Je sais que vous avez eu dessein de l'épouser, et qu'elle en étoit ravie. Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour, et même des propositions.

M. PINCÉ.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que je lui ai faites, et j'espère qu'elle ne sera pas

moins complaisante aujourd'hui, car je vais lui parler d'un style pathétique.

LE BARON.

Venez m'enfermer dans votre chambre, où vous me rendrez compte de ce qui se passera.

M. PINCÉ, *entendant venir la baronne.*

J'entends madame... Allez m'y attendre, et je vous rejoins à l'instant.

(*Le baron sort, après avoir remis sa longue barbe, repris sa baguette, et s'être revêtu de sa robe de devin.*)

# SCÈNE VIII.

## LA BARONNE, M. PINCÉ.

LA BARONNE.

Oh! çà, tandis que me voilà débarrassée des importuns, lisons un peu votre mémoire; mais dépêchez-vous.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, madame, une affaire pressée m'oblige à sortir; mais j'aurai l'honneur de venir vous retrouver dans le moment.

(*Il sort.*)

# SCÈNE IX.

LA BARONNE, *seule.*

En vérité, ce qui se passe dans cette maison toutes les nuits est bien extraordinaire.... Quand j'y réfléchis, cela m'inquiète. Je ne puis croire, comme mes gens s'imaginent, que ce soit l'esprit de mon mari qui fasse ce tintamarre, que j'ai entendu comme eux.... Mais enfin qu'en penser?... Je m'y perds.... Supposons, pour parler leur langage, que ce fût mon mari qui revînt; quelle pourroit en être la raison? Ma conduite est irréprochable; je l'ai toujours aimé, et je sens que je l'aimerai toute ma vie. Depuis dix-huit mois que je suis veuve, j'ai congédié ce nombre d'amants de toute espèce qui se sont présentés. A l'exception du marquis, je n'en vois aucun... Il est vrai. Mais le marquis me parle d'amour. Je l'écoute, parce que sa fatuité me divertit.... Quoi! la mémoire de mon mari seroit-elle blessée d'un amusement que j'ai cru innocent?... Cette idée me trouble, et me rend presque aussi foible que ceux dont j'ai blâmé les frayeurs.... Allons, quoi que ce puisse être, bannissons cet étourdi d'une manière qui puisse l'humilier. Son impudence et sa vanité méritent un pareil châtiment. L'esprit même peut m'en fournir un bon moyen. (*Voyant paroître Catau.*) Mais, qu'a donc Catau? Elle me paroît bien agitée.

# SCÈNE X.

MADAME CATAU, LA BARONNE.

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il ?

MADAME CATAU.

Oh! madame, je suis dans une colère!... Je ne saurois parler.

LA BARONNE.

Comment! que t'est-il donc arrivé?

MADAME CATAU.

Rien; mais ce que je viens de voir me met en fureur.

LA BARONNE.

Eh bien! qu'as-tu vu ?

MADAME CATAU.

Votre impertinent de marquis....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Quoi! sa vue t'agite à ce point? Tu devrois, ce me semble, y être accoutumée.

MADAME CATAU.

Moi, madame? Je ne m'accoutumerai jamais à cet original-là!.. Ce qu'il vient de faire mériteroit cent nasardes.

LA BARONNE.

Eh! qu'a-t-il donc fait? voyons.

MADAME CATAU.

Comment! il se donne déja des airs de maître. Il prend possession du château; il le visite depuis

le haut jusqu'en bas; il dispose de chaque appartement; il s'empare de celui de feu monsieur votre mari; il le trouve même trop petit, et il prétend l'agrandir... Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son impudence!

LA BARONNE.

Comment?

MADAME CATAU, *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut, dit-il, consommer le mariage.

LA BARONNE, *à part.*

Il est temps que tout ceci finisse, cela pourroit tirer à conséquence.... (*A madame Catau.*) Va, Catau, tranquillise-toi; je saurai rabaisser les airs de ce petit fat.... (*Voyant revenir M. Pincé.*) Voici M. Pincé; j'ai quelques ordres à lui donner. Laisse-nous.

## SCÈNE XI.

### M. PINCÉ, LA BARONNE

M. PINCÉ.

Avez-vous le loisir, madame, d'écouter la lecture de mon mémoire?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais si, avec tout ce que j'ai dans la tête, je pourrai présentement vous donner beaucoup d'attention.

M. PINCÉ.

Permettez, du moins, que je vous rende compte de ce qui a été dépensé, ou consommé, la semaine dernière : vous trouverez que cela monte un peu haut ; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des esprits.

LA BARONNE.

Cependant, je crois que les esprits ne boivent, ni ne mangent ?

M. PINCÉ, *lisant.*

*(Il met ses lunettes quand il lit, et les ôte toutes les fois qu'il parle et qu'il explique ses articles.)*

Premièrement, une pièce de vin blanc... *(Interrompant sa lecture.)* Ce n'est pas l'esprit qui l'a bu, mais cela revient au même ; car vos domestiques disent tous, qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient, à moins qu'on ne leur donne du vin à discrétion. Ils se flattent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit tambour fera du bruit dans le château.

LA BARONNE.

Fort bien ! Si je leur accorde cela, je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de leur peur.... Mais, passons.

M. PINCÉ, *lisant.*

*Item.* Viande de boucherie, huit cents livres.

LA BARONNE.

Huit cents livres ! Mais voilà une dissipation effroyable, M. Pincé !

M. PINCÉ.

Ma foi, madame, ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le tambour, on ne peut pas les renvoyer sans souper.

LA BARONNE, *ironiquement.*

En effet, cela seroit incivil.

M. PINCÉ, *lisant.*

*Item.* Deux quartauts de vin de Bourgogne..... (*Interrompant sa lecture.*) Ces gens-là ne peuvent pas souper sans boire.

LA BARONNE, *ironiquement.*

Il y auroit conscience!..... Il faut avouer, M. Pincé, que vous faites des commentaires merveilleux sur tous les articles de votre dépense.

M. PINCÉ.

*Item.* Donné aux gens de monsieur le marquis soixante bouteilles de vin nouveau.... (*Interrompant sa lecture.*) Cela s'est fait par votre ordre.... *Item.* Une bouteille de ratafia à madame Catau.

LA BARONNE.

Oh! pour cet article-là, c'est vous-même qui vous êtes donné l'ordre.

M. PINCÉ.

Vous observerez, s'il vous plaît, madame, qu'après avoir grondé tout le jour, elle a besoin de quelque liqueur qui lui restaure la poitrine. Le ratafia est un cordial innocent qui enflamme le zèle de madame Catau pour vos intérêts, et qui lui donne la force de crier et de retenir vos domesti-

ques dans le devoir... (*Riant.*) Hé! hé! hé! pardonnez-moi cette petite saillie de gaîté..... (*Riant encore.*) Hé! hé! hé!

LA BARONNE.

Oh! M. Pincé, vous avez toujours de bonnes raisons pour justifier madame Catau. Je prévois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au mariage.

M. PINCÉ, *riant de nouveau.*

Hé! hé! hé! hé! (*Lisant.*) *Item.* Douze livres de chandelles aux domestiques...(*Interrompant sa lecture.*) C'étoit pour brûler pendant la nuit.

LA BARONNE.

Pendant la nuit? Comment! ces canailles-là ne peuvent plus dormir sans lumière? En vérité, cela devient trop violent. Quel remède apporter à ce désordre-là? Je vous demande conseil.

M. PINCÉ.

Madame, il y a deux choses à faire pour y remédier. *Primò*, c'est de ne plus régaler les personnes du voisinage, que la curiosité attire céans tous les soirs. *Secundò*, c'est de chasser d'ici cet esprit invisible et son tambour.

LA BARONNE.

Voilà une division fort savante; mais je n'en suis pas plus avancée.

M. PINCÉ.

Ayez la bonté de m'écouter.

LA BARONNE.

Et vous, ayez pitié de moi, et ne m'ennuyez point par un long discours.

M. PINCÉ.

Je serai bref. Il est arrivé ici, depuis peu, un rare personnage, qui a un mérite très vénérable. Le peuple l'appelle astrologue, magicien, nécromancien, sorcier, devin, diseur de bonne aventure....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Laissons là ces titres. A quoi voulez-vous en venir?

M. PINCÉ.

Encore une fois, madame, ayez la bonté de m'écouter.... Or, cet homme prétend être fort profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre tambour noctambule fait ici l'y a attiré; et il se vante, non-seulement de parler aux esprits, mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

LA BARONNE.

De bonne foi! M. Pincé, me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlataneries? Cela ne peut être d'aucune utilité.

M. PINCÉ.

Cela ne peut faire aucun mal.

LA BARONNE.

Je suis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu devin?

M. PINCÉ.

Je ne voudrois pas les garantir, mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Essayez cet homme-là : s'il réussit, nous voilà délivrés de l'esprit ; s'il ne réussit point, nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé ; et ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent, et qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi, de manière ou d'autre, ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

LA BARONNE.

Oh! pour cette fois-ci, vous parlez raison, et vous me persuadez. Mais où est ce magicien, ou ce devin, comme il vous plaira? Je ne sais ce que cela signifie, mais je me sens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

M. PINCÉ, *riant.*

Je le crois aussi, hi! hi! hi! hi! Je viens de lui parler ; il est sorti pour un moment, et doit venir me trouver dans ma chambre, où je vais l'attendre. Vous noterez, s'il vous plaît, qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

LA BARONNE.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flatter que je pourrai faire un bon usage de cet homme-là. Je vous assure que, s'il est aussi habile qu'il se-

vante de l'être, je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez, et me l'amenez au plus tôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin, et vous me trouverez ici.

M. PINCÉ.

Je pars, ma très honorée dame, pour mettre vos ordres en exécution.

*(Ils sortent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre.)*

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

MADAME CATAU, *seule.*

RAISONNONS un peu à part moi. Pousserai-je mon entreprise jusqu'au bout ? Voyons... Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite ; si je ne les gagne point, j'ai une corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-temps que notre vieux intendant me fait les doux yeux. Il s'est refroidi depuis quelques années ; je veux réchauffer sa passion et m'assurer de lui. Il a fait sa main : je n'ai pas mal fait la mienne ; et si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison. Enfin, de manière ou d'autre, je suis résolue de faire une fin. Il y a trop long-temps que je suis fille, et il me faut un mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.

## SCÈNE II.

LE MARQUIS, MADAME CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occasion que je cherche depuis long-temps. Je te trouve seule, et je veux profiter du moment. (*Voulant l'embrasser.*) Allons, embrassons-nous pour nous réconcilier.

MADAME CATAU.

Ah! vraiment, j'ai des affaires bien plus pressées!

LE MARQUIS, *essayant de l'embrasser.*

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras; choisis.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Ni l'un ni l'autre. Ah! fi donc, point de jeux de main, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans. Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours.

MADAME CATAU.

Et moi, je vais gager... que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes. Laissez-moi; je vais chercher notre intendant: madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici. Il se promène avec un vieux roquentin, qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparem-

ment, c'est encore quelque domestique de la maison; car, excepté ta maîtresse, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela soit dit sans te fâcher, ma pauvre Catau; tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

MADAME CATAU, *à part.*

Quel est le dessein de cet homme-là? Je crois qu'il veut me gagner, pour que je le serve auprès de ma maîtresse. S'il me paye bien, nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh çà! ma bonne, parle-moi sincèrement. Pourquoi n'es-tu pas de mes amies?

MADAME CATAU.

Eh! mais,.. c'est parce que j'aime ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Mais, quelle mouche te pique? Vois-tu quelque chose d'irrégulier dans ma personne? Ai-je quelque défaut qui te choque?

MADAME CATAU.

Croyez-moi, n'excitez point ma sincérité; vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons, allons, mon enfant, point de mauvaise humeur. Je veux te faire plaisir; et pour te le prouver... *(Il ôte ses gants et les met dans sa poche.)*

MADAME CATAU, *à part.*

Je crois qu'il va me donner de l'argent.

LE MARQUIS, *voulant encore l'embrasser.*

Il faut que je t'applique un baiser sur chaque joue.

MADAME CATAU, *le repoussant.*

Je suis votre servante... Si vous ne payez qu'en cette monnoie-là, vous pouvez garder vos espèces.

LE MARQUIS.

Tu as beau faire la prude, j'en passerai mon envie. *(Il l'embrasse de force.)* Ah! l'appétissante créature que madame Catau! Sur mon honneur, si je ne craignois de désespérer ta maîtresse, je deviendrois amoureux de toi.

MADAME CATAU.

Fort bien, monsieur! divertissez-vous à mes dépens.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, si je plaisante!... *(Lui prenant la main, et la lui baisant.)* Le beau bras! la belle main! Ah! je baiserai tout cela assurément.

MADAME CATAU, *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne croyois. Si je n'y prends garde, il s'emparera de ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Oh! çà, ma chère Catau, j'ai une proposition à te faire.

MADAME CATAU, *à part.*

Il me fait des propositions. Mais, vraiment, cela devient sérieux.... *(Au marquis, en prenant un air gracieux.)* Eh bien! monsieur le marquis, de quoi s'agit-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit, mon enfant, de te donner un mari.

MADAME CATAU.

A moi?

LE MARQUIS.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main? C'est un hardi compère, un vert galant, un homme tel qu'il te le faut; tu en seras contente.

MADAME CATAU, *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante! (*Au marquis.*) Peut-on savoir qui est celui dont vous me parlez?

LE MARQUIS.

Ah! c'est un gentilhomme de mes amis.

MADAME CATAU, *avec vivacité.*

Un gentilhomme de vos amis?

LE MARQUIS.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

MADAME CATAU.

Qui est?

LE MARQUIS.

Qui est, qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être?

MADAME CATAU.

Oh! l'âge n'y fait rien, pourvu que d'ailleurs il soit bien sage, bien élevé...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Comment, bien élevé! Je ne connois personne qui ait de plus belles manières. Il peut passer vingt-quatre heures à table: il joue tous les jeux

en perfection ; il prend une livre de tabac par jour, et il jure de la meilleure grâce du monde. Ah ! ma chère, si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade.

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Eh ! comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable gentilhomme, qui est tant de vos amis ?

LE MARQUIS.

Il s'appelle M. de la Fleur.

MADAME CATAU.

Votre valet de chambre ?

LE MARQUIS.

Justement.

MADAME CATAU

Voilà un gentilhomme de grande condition !... Mais passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien ?

LE MARQUIS.

Pas un sou.

MADAME CATAU.

Allez vous promener avec votre gentilhomme !... (*A part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

MADAME CATAU.

Ah ! c'est une autre affaire... Que lui donnerez-vous ?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

MADAME CATAU.

Eh ! de quelle manière ?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta maîtresse, je chasserai d'ici ce vieux fou d'intendant, qui m'y déplaît fort, et je donnerai sa place au gentilhomme que je te propose.

MADAME CATAU.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui ?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas beaucoup?

MADAME CATAU, *lui faisant une profonde révérence, et s'en allant.*

Je vous donne le bonsoir.

LE MARQUIS, *voulant la retenir.*

Mais, écoute donc.

MADAME CATAU.

Mes baise-mains à votre gentilhomme.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Ces vieilles filles sont diantrement dégourdies. Il n'y a pas moyen de les amadouer; et je vois que j'aurai bien de la peine à gagner celle-ci.

## SCÈNE IV.

### LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! marquis, je suis bien aise de vous trouver ici. Je m'en vais vous donner un petit régal, qui ne peut manquer d'être agréable à un esprit fort comme vous.... (*A part.*) Je veux mettre ce petit suffisant aux prises avec le devin.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle me cherche, elle me suit partout; elle m'aime à la folie!.... (*A la baronne.*) Expliquez-vous, ma belle veuve; de quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires, qui entreprend de nous délivrer de l'esprit dont nous sommes si tourmentés dans ce château. Il se pique d'être profond dans l'astrologie, et de posséder à fond les sciences les plus occultes; et mon intendant est persuadé même qu'il entre un peu de sorcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

LE MARQUIS.

Ma foi, votre intendant n'est pas sorcier, lui, puisqu'il croit cela. Mais, quand le verrons-nous, cet astrologue, ce devin, ce sorcier?

LA BARONNE.

Il sera ici dans un moment; je viens de l'apercevoir de loin. En vérité, c'est une étrange figure!

LE

LE MARQUIS.

Oh! puisque sa figure est étrange, il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux.... Je vais bien me divertir à ses dépens.

LA BARONNE.

Ne vous y jouez pas, si vous m'en croyez.

LE MARQUIS.

Parbleu! vous moquez-vous de moi? Croyez-vous, de bonne foi, que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire? Je suis honteux, en vérité, qu'une femme de votre mérite puisse croire aux sorciers et aux devins; mais c'est le foible des femmes de donner dans les charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

LA BARONNE, *le contrefaisant.*

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance. Vous croyez être plus sage que tout le reste du monde?

LE MARQUIS.

Ma foi, je ne me trompe pas beaucoup; mais, supposé que je me trompe, j'ai du moins cela de bon par-devers moi que je ne crains ni les sorciers, ni les esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le sorcier va

venir, et je vous retiens ce soir à souper, pour que vous entendiez l'esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu! je vous rendrai bon compte de l'un et de l'autre, je vous en réponds. (*Voyant venir le prétendu devin et M. Pincé.*) Voici déja votre docteur qui a, je crois, plus de barbe que de science... Il vient avec le bon-homme aux trois raisons.

## SCÈNE V.

### LE BARON, M. PINCÉ, LA BARONNE, LE MARQUIS.

M. PINCÉ, *à la baronne, en lui montrant le baron.*

MADAME, j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous; la première, parce que vous me l'avez ordonné; la seconde, parce qu'il meurt d'envie de vous rendre service; et la troisième, parce que je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Ce M. Pincé, comme il radote!

M. PINCÉ.

Nous verrons en bref, monsieur le marquis, qui radote le plus de vous ou de moi... (*Au baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne; c'est la dame du château.

LE BARON.

Cela suffit.

(*M. Pincé sort.*)

## SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE BARON, *à part, en se promenant dans le fond du théâtre, et en regardant attentivement la baronne.*

Le plaisir de la revoir me met hors de moi, et je répandrois des larmes de joie, si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

LA BARONNE, *au marquis, en lui montrant le baron.*

Il se promène, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot.... Abordez-le, monsieur le marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les savants.

LE MARQUIS, *au baron.*

Bon-homme, approche-toi... (*Le baron avance quelques pas.*) Encore, encore. (*Le baron s'avance davantage.*) On dit que tu es profond dans l'astrologie? il faut voir cela. Te voici devant un homme qui jugera bientôt de ta capacité. Que sais-tu?

LE BARON, *grossissant sa voix.*

Je sais que vous ne savez rien.

LA BARONNE, *au marquis.*

Que dites-vous de ce début? Il me réjouit..... Ah! ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Patience! rira bien qui rira le dernier.... (*A part.*) Parbleu! voilà une figure bien hétéroclite.

*(Au baron.)* Mon doux ami, tu n'as point l'air habitant de ce monde, et je gage qu'il n'y a pas long-temps que tu es descendu de la Lune... Sans doute que tu as parcouru toutes les planètes? Quelle nouvelle dit-on dans le Zodiaque?

LE BARON.

Une nouvelle qui doit effrayer un faux brave... Mars vient d'entrer dans sa maison, et va bientôt s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimatias, père barbe-grise?

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison signifie que ce château va bientôt avoir un maître, devant qui les petits-maîtres disparoîtront.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'entendez-vous, ma belle veuve? Selon lui, tous les astres prédisent que je serai bientôt votre mari, et que je ferai disparoître tous mes rivaux.

LA BARONNE.

Les astres pourroient bien avoir pris le change... Mais apparemment que vous n'interprétez pas bien leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprète pas bien? Vous allez voir... *(Au baron.)* Dis-moi un peu, vieux sorcier, ce Mars si terrible, dont tu viens de nous annoncer l'entrée, ne ressemble-t-il pas à un jeune seigneur... hé! là... que l'on appelle le marquis du Tour?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus... que vous ne me ressemblez.

LA BARONNE, *au marquis.*

Je vous le disois bien, que vous n'entendiez pas le langage des astres.

LE MARQUIS, *au baron, en le tirant de côté.*

Docteur, un petit mot à l'écart... Ces deux planètes que tu vois ici seront bientôt en conjonction. J'ai lu cela dans les astres, moi qui te parle.

LE BARON, *à part.*

Maugrebleu de l'impertinent! il me met en fureur, et peu s'en faut que je n'éclate... (*A la baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce château.

LA BARONNE.

On vous a dit vrai, et l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir. Je ne m'en repens point; et, sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne et de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-temps que vous le pratiquez, car vous avez l'air d'être bien vieux.

LE BARON.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien?

LE MARQUIS.

Parbleu! je te crois, au moins, le frère cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge?

LA BARONNE, *au baron*

Monsieur le marquis fait le plaisant; mais, pour moi, je vous parle sérieusement, je vous donnerois cent ans.

LE BARON.

La mine est bien trompeuse, ma belle dame; et je vous conseille de ne juger jamais par-là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu que trente ans le dernier jour d'avril: mais l'étude des sciences occultes a cela de particulier, qu'elle fait croître la barbe à vue d'œil.

LA BARONNE.

Vous êtes bien heureux, monsieur le marquis, de n'avoir pas donné dans les sciences occultes!

LE BARON.

Oh! je vous promets que l'étude ne lui fera jamais croître la barbe.

LE MARQUIS.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton si touffu que le tien? Apprends de moi, vieux Nostradamus, que la science ne se mesure pas à la barbe. Tu jugerois mieux de moi si tu te connoissois en physionomie; mais je vois que tu n'y entends rien.

LE BARON.

Je vais vous prouver le contraire... (*A la baronne, en montrant le marquis.*) Avec votre permission, madame, que je lui dise un mot en particulier.

LA BARONNE, *se retirant à l'écart.*

Oh! volontiers.

LE MARQUIS.

Eh bien! quel est le grand mystère que tu vas m'apprendre?

LE BARON.

Le voici... Mais jurez-moi que vous ne le révélerez point.

LE MARQUIS.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

LE BARON.

Eh bien donc! selon toutes les règles de la physionomie, vous êtes un fat... Que cela soit secret entre nous.

LE MARQUIS.

Tu me paieras cette impertinence

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, marquis, confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage. Il ne me siéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE, *au baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh! si cela est, je vous prie d'examiner celle de monsieur le marquis, et de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premièrement, je juge par ses traits, et je vois à votre air, en même temps (car je vous examine tous deux très attentivement), qu'il a grande opinion de lui-même, et que vous en avez une très médiocre; qu'il s'aime beaucoup, et que vous ne l'aimez guère.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi, je crois qu'il est sorcier.... *(Au baron.)* Poursuivez, docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours, et cela tout au plus tôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence.

LE BARON.

J'ose l'assurer, de plus (et je l'en convaincrai), qu'il n'habitera jamais dans la maison de la baronne de l'Arc.

LE MARQUIS, *voulant le tirer par la barbe.*

Dis-moi un peu, vieux Merlin, ton impudence n'a-t-elle jamais excité quelqu'un à te traîner par la barbe?

LA BARONNE.

Doucement, monsieur le marquis, vous vous fâchez, et devant moi vous n'avez pas le courage de vous laisser dire votre bonne aventure?

LE BARON.

Qu'il se fâche s'il veut, cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il mourra dans peu.

LE MARQUIS.

Pousse, pousse, mon ami. Tu es en sûreté maintenant; j'ai du respect pour les dames. Dieu me damne! ses contes me font rire... (*Riant d'une manière forcée.*) Ah! ah!

LA BARONNE.

Il mourra dans peu, dites-vous; et de quel genre de mort?

LE BARON.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS, *voulant tirer l'épée.*

Moi, faquin! je mourrai de peur?

LA BARONNE, *le retenant.*

Arrêtez.... N'avez-vous point de honte de vouloir tuer un vieillard désarmé?

LE MARQUIS.

Lui, vieillard? Le faquin dit qu'il n'a que trente ans.

LE BARON.

Ce n'est pas devant les dames qu'il faut se piquer d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs, et je vous ferai voir que ma main sait manier autre chose qu'une baguette.

LE MARQUIS, *éclatant de rire.*

Ah! ah! ah! ah!

LA BARONNE, *au baron.*

Ne vous échauffez pas non plus, monsieur le docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, et non de votre valeur; et si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre : c'est à cette heure-là que l'esprit commence son vacarme, et se fait entendre dans tous les coins de ce château.

LE BARON

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons; et je t'avertis que, si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Pança. Je te promets que nous te renverrons au firmament.

LE BARON, *à la baronne.*

Je vais préparer mes conjurations... Mais écoutez, madame, ce que mon art m'autorise à vous dire. Si vous voulez être parfaitement heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LA BARONNE, *à demi-voix.*

Fiez-vous-en à moi.

*(Le baron sort.)*

## SCÈNE VII.

### LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

VOILÀ le plus audacieux faquin que j'aie vu de ma vie!

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot.

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine. Mais, quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit sorcier?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sais qu'en penser. Quoi qu'il en soit, je suis résolue de me servir de lui. Quand une maladie est désespérée, on met en usage les remèdes mêmes auxquels on n'a point de foi.

## SCÈNE VIII.

### MADAME CATAU, LA BARONNE, LE MARQUIS.

MADAME CATAU, *à la baronne.*

MADAME, le café est prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le salon?

LA BARONNE.

Oh! dans le grand salon... (*Au marquis.*) Venez en prendre avec moi, monsieur le marquis, cela dissipera votre mauvaise humeur.

(*Elle sort avec le marquis.*)

## SCÈNE IX.

MADAME CATAU, *seule.*

Il faut que je donne mes dernières instructions à l'esprit, afin que son apparition produise ce soir l'effet que je désire, et que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai; je ferai briller ma somme aux yeux de notre intendant. Dieu sait comme il prendra feu! et je serai bientôt madame Pincé... Madame Pincé!... Le joli nom! Je meurs d'impatience de le porter...

## SCÈNE X.

M. PINCÉ, MADAME CATAU.

M. PINCÉ.

Peut-être que je me présente mal-à-propos, madame Catau?

MADAME CATAU.

Ah! monsieur Pincé, vos visites sont toujours de saison.

M. PINCÉ.

Tout le monde prend du café dans le grand salon; il faut bien que nous prenions quelque chose aussi, vous et moi. (*Il tire de sa poche un biscuit et une petite bouteille pleine, et il les pose sur la table.*) J'apporte un biscuit, et une petite bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, sera délicieux.

MADAME CATAU.

Quelle politesse!... Asseyez-vous, je vous prie. (*Il s'assied.*) Je vais chercher deux de mes petits verres à ratafia. (*Elle va prendre, dans une armoire, deux grands verres, les apporte sur la table, et s'assied. M. Pincé emplit les verres.*) Allons, à la santé de madame; je vous la porte. (*Elle boit.*)

M. PINCÉ, *buvant.*

Je vous fais raison, (*Il remplit les verres.*) et, en réitérant, à votre santé, madame Catau.

MADAME CATAU, *buvant.*

A la vôtre, M. Pincé. Voilà une liqueur excellente...... Je vous prie de m'en acheter une petite provision, et de la faire passer sur l'article du café.

M. PINCÉ.

Je vous le promets.

MADAME CATAU.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur vos mémoires.

M. PINCÉ.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans le registre de mon cœur... *(Riant.)* Ah! ah! ah! ah! ah!

MADAME CATAU, *riant aussi.*

Ah! ah! ah! ah! vos plaisanteries ont je ne sais quoi de si doux, de si gracieux!...

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

A propos de registre, je viens de parcourir tous les miens, et je trouve que vous me devez quelque chose.

MADAME CATAU, *d'un air sérieux.*

Moi? eh! qu'est-ce que je vous dois?

M. PINCÉ.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien que je vous ai donné.... *(Riant.)* Hé! hé! hé! hé! C'est une ancienne dette; quand voulez-vous l'acquitter?

MADAME CATAU.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que je connoisse.

M. PINCÉ.

Trève de compliments. Je ne me paye point de paroles, madame Catau; il faut me payer en espèces.

MADAME CATAU, *faisant des minauderies.*

Fi donc! M. Pincé; vous me faites rougir..... *(Remplissant encore les verres et buvant.)* A vos inclinations.

M. PINCÉ, *buvant.*

De tout mon cœur. C'est toujours à votre santé, madame Catau... Combien y a-t-il, madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos grâces? Attendez... Je pense que ce fut le sixième de janvier mil sept cent quarante neuf. Il y a seize ans que nous nous connoissons; par conséquent il y a seize ans que je vous aime.

MADAME CATAU.

Dites plutôt, M. Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteleux, si rusés, vous autres hommes! Vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, et à flatter de pauvres innocentes, qui ont la foiblesse de vous croire.

M. PINCÉ.

Je veux vous montrer une petite bagatelle dont j'aurois grande envie de vous faire présent, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

MADAME CATAU.

Oui: M. Pincé est la politesse même.

M. PINCÉ.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée; mais...

MADAME CATAU, *l'interrompant.*

Oh! je vous prie, ne me tenez pas plus longtemps en suspens.

M. PINCÉ, *tirant de sa poche un dé d'argent et le lui présentant.*

C'est un petit dé d'argent.

MADAME CATAU.

Je l'ai toujours bien dit qu'il n'y avoit point d'amant plus généreux ni plus magnifique que vous. *(Voulant prendre le dé.)* Donnez.

M. PINCÉ.

Avec votre permission, que je le mette moi-même à votre doigt.

MADAME CATAU.

C'est là le comble de la politesse.

M. PINCÉ, *prenant la main de madame Catau, et mettant le dé à son doigt.*

Ah! le joli petit mignon de doigt! il faut que je prenne la liberté de le baiser.

*(Il baise le doigt de madame Catau.)*

MADAME CATAU, *feignant de résister.*

Fi donc! fi donc! arrêtez-vous, monsieur Pincé. Vous me jetez dans un désordre, dans une confusion...

M. PINCÉ, *l'interrompant et lui serrant le doigt.*

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse; il porte les glorieuses blessures de l'aiguille.

MADAME CATAU.

Ah! ne serrez pas si fort!... Je vous prie, rendez-moi mon doigt.

M. PINCÉ, *regardant la main de madame Catau.*

Ce doigt du milieu, madame Catau, a un joli voisin. Je crois qu'une bague nuptiale lui siéroit bien.

MADAME CATAU.

Que vous êtes badin ! Je crois, comme vous, que la bague dont vous me parlez ne le défigureroit point... (*En soupirant.*) Mais où la trouver ?

M. PINCÉ.

Puisqu'il faut parler catégoriquement, madame Catau, le dé que je vous donne n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je pense que le dé et la bague figureront ensemble à merveille. Ils formeront un double emblème. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyez une bonne ménagère ; et la bague, qu'il faut que vous soyez une bonne femme... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME CATAU.

Oui, oui, riez, moquez-vous de moi.

M. PINCÉ.

Sur ma foi, je vous parle sérieusement.

MADAME CATAU.

Sérieusement ?... Eh ! je croyois que vous m'aviez oubliée.

M. PINCÉ.

Moi ? j'oublierois plutôt la table de multiplication.

MADAME CATAU.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant madame.

M. PINCÉ.

Je le sais, et cela est écrit aussi dans mes registres.

MADAME CATAU, *d'un air ingénu et embarrassé.*

Car j'ai toujours considéré vos intérêts... comme les miens propres.

M. PINCÉ.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher.... qu'ils ne deviennent communs.

MADAME CATAU, *à part.*

Cela est fort!... Battons le fer pendant qu'il est chaud.... (*A M. Pincé.*) En vérité, M. Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle. Vous avez un style persuasif, des manières insinuantes, un ton enchanteur!... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

M. PINCÉ, *se levant avec transport.*

Hein?... comment dites-vous cela? Répétez, je vous en conjure.

MADAME CATAU.

Je vois bien que j'en ai trop dit; mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

M. PINCÉ, *se rasseyant.*

Ah! je suis enchanté!

MADAME CATAU.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

M. PINCÉ.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur.... J'en perdrai l'esprit. (*Il se lève.*) Le respect ne peut plus me re-

tenir, il faut que je boive une rasade à votre santé... (*Il s'assied et remplit les verres.*) Mais que votre maîtresse se dépêche de prendre un mari ; sans quoi nous lui donnerons un petit intendant, avant qu'elle se soit fait un héritier. Dites-moi, mon bel ange, n'est-elle pas résolue à épouser le marquis ?

MADAME CATAU

Elle, l'épouser, mon cœur ? Dieu nous en garde! Non, non, j'ai un meilleur parti pour elle.

M. PINCÉ.

Mais, ma princesse, est-ce que ce tambour, qui nous effraye toutes les nuits, ne lui fait pas perdre le dessein de se remarier ?

MADAME CATAU.

Chut! si nous savons bien tirer profit de ce tambour, il nous vaudra mille écus, tout au moins.

M. PINCÉ.

Comment cela, mon cher cœur ?

MADAME CATAU.

Puisque nous sommes présentement mari et femme... je veux dire comme mari et femme... mon devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

M. PINCÉ.

Vous avez raison, m'amour. Vous et moi, nous ne faisons plus qu'un. Ainsi, biens, personnes, secrets, tout doit être commun entre nous.

MADAME CATAU.

Je vais vous révéler le mystère.... *(Elle entend du bruit près de l'appartement.)* Mais j'entends du bruit.... Quelqu'un pourroit nous écouter ici. Venez avec moi sous le berceau ; je satisferai votre curiosité.

*(Ils sortent ensemble.)*

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'antichambre de l'appartement de la baronne.

---

## SCÈNE I.

M. PINCÉ, LA RAMÉE.

M. PINCÉ.

Oh çà! la Ramée, j'ai des ordres à te donner, mon enfant; c'est pourquoi je te recommande d'être attentif.

LA RAMÉE, *à part.*

Attentif?... Qu'entend-il par là? *(A M. Pincé.)* Oh! je vous réponds que je le serai.... *(A part.)* Je crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive ce soir.

M. PINCÉ.

Tu sais que je t'ai toujours exhorté à mettre de l'ordre et de l'arrangement dans ce qui te concerne?... Je voudrois que tes couteaux, tes fourchettes, tes cuillers, ton linge, ta vaisselle, tes verres fussent rangés bien méthodiquement.

LA RAMÉE.

Mes verres rangés méthodiquement?.... Ah! monsieur Pincé, vous parlez d'une manière... là...

si extravagante, si agréable, si je ne sais comment, que cela donne envie de recevoir vos ordres.

M. PINCÉ.

L'ordre et l'arrangement rendent toutes choses faciles. Par leur moyen il n'y a dans une maison ni confusion, ni perplexité.

LA RAMÉE, *à part.*

Perplexité ?... Comme il parle ! Je l'écouterois tout un jour.

M. PINCÉ.

Je voudrois donc que toutes les choses qui sont confiées à ton administration soient assez proprement et méthodiquement préparées pour donner ce soir un festin.

LA RAMÉE.

Tout cela sera prêt dans un quart-d'heure, si vous me l'ordonnez... Mais dites-moi, s'il vous plaît, est-ce pour le devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez ?

M. PINCÉ.

C'est pour le devin, et ce n'est pas pour le devin.

LA RAMÉE.

Écoutez, monsieur Pincé : si c'est pour le devin, j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est sorcier, les diables le régalent souvent au sabbat. Son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter. Pour moi, je crois que le meilleur moyen d'y réussir, c'est de mettre

un peu de soufre dans les sauces qu'on fera pour lui.

M. PINCÉ.

Ce sorcier est une créature compliquée, un animal amphibie, une personne de deux espèces; mais il boit et mange comme un autre homme.

LA RAMÉE.

Selon ce que vous dites, il devroit boire et manger comme deux.

M. PINCÉ.

La réflexion n'est pas inepte.

LA RAMÉE, *à part.*

Inepte? Je crois qu'il parle latin.

M. PINCÉ.

Car l'homme dont il s'agit est un homme double. . (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!

LA RAMÉE.

Un homme double!

M. PINCÉ.

Il est marié, et il n'est pas marié; il a une longue barbe, et il n'a point de barbe; il est vieux, et il est jeune.

LA RAMÉE.

Mordié! que cela est beau!... Un homme vieux et jeune!

M. PINCÉ.

Va, va, je t'expliquerai bientôt tout cela, et tu le comprendras facilement... (*La Ramée fait quelques pas pour s'en aller, et M. Pincé le rappelle.*) Chit, chit, écoute. Ne manque pas d'avertir Su-

sanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de madame.

LA RAMÉE, *revenant.*

Deux oreillers ? Est-ce qu'elle est devenue double aussi ?

M. PINCÉ.

Fais ce que je te dis... (*Entendant venir madame Catau.*) Mais j'entends la voix de madame Catau... Je crois qu'elle gronde la cuisinière.

LA RAMÉE.

Je m'en vais donc, car j'aurois bientôt mon tour... (*A part.*) Oh! pour celle-là, elle parle bon françois ; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

(*Il sort.*)

## SCÈNE II

M. PINCÉ, *seul.*

De la manière dont tout se dispose, je crois que nous serons délivrés ce soir de l'esprit... Ah! madame Catau, madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien friponne! Quand je réfléchis sur votre caractère, je trouve vingt raisons pour vous ôter mon cœur, et je n'en trouve que deux pour vous le laisser. La première des vingt raisons qui m'engagent à vous l'ôter, c'est que... (*Apercevant madame Catau.*) Mais la voici... L'aimable friponne!... Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur

étouffent les vingt raisons qui me pressent de le lui retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois!

# SCÈNE III.

## MADAME CATAU, M. PINCÉ.

MADAME CATAU, *entrant en rêvant.*

AH! c'est vous, monsieur Pincé?

M. PINCÉ.

C'est moi-même. Que venez-vous faire ici, ma gentille tourterelle?

MADAME CATAU.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon esprit. (*Montrant le lambris du fond du théâtre.*) Il est derrière ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture?

M. PINCÉ.

Non, ma foi! elle est si artistement pratiquée qu'il est impossible de s'en apercevoir..... Mais je ne comprends pas comment votre esprit peut se tenir entre le mur et le lambris.

MADAME CATAU.

Ce n'est pas là non plus qu'il se tient. Il est dans un petit cabinet, pratiqué dans l'épaisseur du mur, et qui a deux ouvertures imperceptibles; l'une dans un souterrain, qui va gagner la cave, et l'autre dans cette antichambre, au travers de la

boiserie. Tout cela s'ouvre et se ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort, qui n'est connu que de moi et de l'esprit. C'est une invention merveilleuse.

M. PINCÉ.

Mais, écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire, au moins, que vous m'avez fait confidence du mystère.

MADAME CATAU.

Eh! fi donc! me croyez-vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous et moi?

M. PINCÉ.

Mais votre esprit n'entend-il point ce que nous disons?

MADAME CATAU.

Il n'entend point ce qui se dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort; et même, en ce cas-là, il ne peut attraper que quelques paroles, de temps en temps. J'en ai fait, moi-même, l'expérience.

M. PINCÉ.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte... Adieu, mon étoile polaire.

MADAME CATAU.

Adieu, ma boussole.

M. PINCÉ.

Adieu, ma Vénus.

MADAME CATAU.

Adieu, mon Adonis....

*(M. Pincé sort.)*

## SCÈNE IV.

MADAME CATAU, *seule.*

Oh ! je le tiens, et quand j'aurai les mille écus.. (*On entend frapper trois coups sur le tambour.*) Ah! ah! le tambour a frappé trois fois... C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi, quand il auroit envie de me parler.... (*Le tambour bat encore trois coups.*) (*A Léandre, en dehors.*) Je vous entends, je vous entends. Sortez, monsieur le renard, sortez de votre tanière, et laissez-y votre tambour.

(*La porte secrète s'ouvre, et Léandre paroît.*)

## SCÈNE V.

LÉANDRE, MADAME CATAU.

LÉANDRE.

Eh bien! ma chère Catau, quelles nouvelles y a-t-il dans le monde ?

MADAME CATAU.

Je vous avertis que, si vous ne prenez garde à vous, vous serez conjuré et chassé ce soir.

LÉANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise; car je me suis tenu tout le jour aux écoutes, et j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner que quelque charlatan se faisoit fort de me bannir du château.

MADAME CATAU.

Vraiment, il y a ici un devin, qui se pique même d'être sorcier, et qui promet à madame de la délivrer de vous. Il prépare des conjurations terribles.

LÉANDRE.

Laisse-moi faire, je te réponds que je le conjurerai lui-même, et qu'il sera bien hardi si je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'est pas lui qui m'inquiète; c'est le marquis. Dans le cas où je me trouve, ce petit fat, qui est toujours auprès de ta maîtresse, est plus à craindre pour moi que vingt sorciers.

MADAME CATAU.

A vous dire le vrai, il pousse vigoureusement sa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours que votre modestie et votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

LÉANDRE.

Aussi suis-je bien résolu de changer mon attaque, si une fois tu peux me procurer une autre entrevue.

MADAME CATAU.

Ce sera bientôt, si vous savez profiter de l'occasion. Ma maîtresse doit se rendre ici, dans un moment, avec le marquis; et le sorcier y viendra à neuf heures, pour vous conjurer.

LÉANDRE.

Je les régalerai l'un et l'autre d'un plat de mon métier.

MADAME CATAU.

Préparez-vous. Un homme averti en vaut deux Profitez bien de mes avis, et faites-moi gagner mille écus.

LÉANDRE.

C'est comme si tu les avois.

MADAME CATAU.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout pour vous seconder.

(*Léandre rentre, et madame Catau s'en va.*)

## SCÈNE VI.

M. PINCÉ, *seul, et regardant de tous côtés.*

Il n'y a plus personne... Je venois pour savoir ce qui s'est passé entre madame Catau et son associé; mais ils se sont éclipsés.

## SCÈNE VII.

LE MARQUIS, M. PINCÉ.

LE MARQUIS, *d'un air important et de maître.*

Eh! bon-homme Pincé!

M. PINCÉ, *à part.*

Bon-homme Pincé!... Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble. Je n'ai jamais été traité de la sorte, pas même par madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

M. PINCÉ, *d'un air refrogné.*

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Va me chercher le papier-terrier de cette baronnie, afin que j'en examine un peu les revenus.

M. PINCÉ, *d'un air fort étonné.*

Le papier-terrier?

LE MARQUIS, *le contrefaisant.*

Oui, le papier-terrier. Ne m'entends-tu pas?

M. PINCÉ.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la baronnie de l'Arc?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

M. PINCÉ.

C'est une baronnie très considérable.

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais donner ma personne en échange.

M. PINCÉ.

Apparemment, monsieur le marquis, que votre personne est tout votre bien?... (*Riant.*) Hein! hein! hein! hein!

LE MARQUIS, *à part.*

Je crois que ce faquin veut me plaisanter... (*A M. Pincé.*) Écoute, vieux Pincé : si tu veux que je te conserve dans ton emploi, apprends d'avance à me respecter.

M. PINCÉ, *à part.*

Voilà un insolent personnage!

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un juif, et je compte que tu me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te ferai rendre gorge.

M. PINCÉ, *à part.*

Quelle impudence!

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'aurai de la bonté pour toi, et... je te ferai l'honneur de t'emprunter de l'argent.

M. PINCÉ, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je songe à quel point ce jeune fou va se trouver loin de son compte.... Je veux un peu me divertir à ses dépens... (*Au marquis.*) De sorte donc, monsieur le marquis, que vous me promettez d'avoir bien de la bonté pour moi?

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon intendant?

M. PINCÉ.

Eh! mais, si je vous offrois deux mille écus?

LE MARQUIS.

Fi donc! ce n'est pas assez.

M. PINCÉ.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé! Je m'en vais vous en dire deux raisons. La première, c'est que vous

n'êtes point encore mon maître, ni le mari de madame. La seconde, c'est que vous ne le serez jamais... (*Riant.*) Hé! hé! hé! hé!... Je vous baise les mains....

(*Il sort.*)

## SCÈNE VIII.

### LE MARQUIS, *seul.*

Ce fripon-là est aussi insolent que le devin. Je veux être un maraud s'ils ne s'entendent!

## SCÈNE IX.

### LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

Ah! vous êtes ici, et tout seul? Vous autres esprits forts, vous aimez la solitude.

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre intendant. C'est une figure grotesque : il a l'air d'un vieux cuistre. Comment pouvez-vous vous accommoder de sa conversation?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation, mais pour prendre soin de mes affaires. Au reste, il a plus d'esprit que vous ne pensez; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira; mais sa personne a l'honneur de me déplaire... Il faudra lui donner son congé. Cet homme-là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort. Il a toujours eu la réputation d'un honnête homme.

LE MARQUIS, *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante!

LA BARONNE.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle!

LE MARQUIS.

Oh! çà, changeons de conversation, et venons à quelque chose de plus important. Comme je vous épouse...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Vous m'épousez?

LE MARQUIS.

Oui, je vous épouse; conséquemment, il est nécessaire de prendre ensemble quelques arrangements.

LA BARONNE.

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je me suis fait rendre un compte exact de tout ce qui va m'appartenir, indépendamment de votre personne. Votre terre est fort bien boisée; j'en suis assez content. Quant à vos quatre services de vermeil, je m'en déferai; cela n'est plus de mode, et je veux que nous mangions dans des assiettes de la

Chine. Voilà déja un article terminé. A l'égard de cette prodigieuse quantité de vaisselle d'argent.. Je ne fais pas grand cas, moi, de la vaisselle d'argent. Je compte d'abord m'en faire un équipage, me donner six chevaux des plus lestes. Le surplus, comme il est juste que je vous donne quelque preuve éclatante de mon amour, je l'emploierai à vous faire faire des diamants, dont je vous ferai présent. Vous me ferez bien la grâce de les accepter?

LA BARONNE.

Mais, en vérité, cela est trop généreux! J'ai pourtant une petite prière à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah! volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh! mais cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient.

LA BARONNE.

Je le crois; mais ni mes meubles, ni moi, ne vous appartiendront jamais : c'est moi qui vous l'assure.

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup, je crois que vos vapeurs vous reprennent. N'entendez-vous point déja le tambour?... (*Riant.*) Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes.

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est, dites-vous? Voici donc le temps où il fait son vacarme? Tant mieux... Asseyons-nous ici, pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers, pourvu que vous me promettiez d'être sérieux, et de ne rien dire qui puisse offenser l'esprit.

(*Ils s'asseyent tous les deux.*)

LE MARQUIS.

Moi, l'offenser? Ah! j'ai trop de respect pour messieurs les ésprits... Attendez; il me semble que j'entends le vôtre.

LA BARONNE.

Mon dieu! ne faites point le brave d'avance. Il en sera temps quand le tambour battra. Gardez le silence, et, encore une fois, soyez sérieux.

LE MARQUIS, *riant à gorge déployée.*

Sérieux?... Ah! ah! ah! ah! Mais, je m'ennuie... (*Fort haut, à la cantonade.*) Holà, monsieur l'esprit, dépêchez-vous donc de nous régaler. (*Le tambour bat de loin.*) Ah! ah! qu'est-ce que ce bruit-

là? (*On bat plus fort.*) Ma foi! ceci devient sérieux en effet. (*Le tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel! il n'a jamais fait tant de bruit.

LE MARQUIS, *d'un ton entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque chose d'horrible. (*A part, en se levant.*) Je ne sais plus qu'en penser.

LA BARONNE, *se levant aussi.*

Vous vous levez?... Où allez-vous? Ne me laissez pas seule.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde.... Il faut voir la fin de tout ceci.

(*Le tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus.... L'esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort... Je parlois contre ma pensée.... Ces esprits sont bien formalistes!

(*Le tambour bat excessivement fort.*)

LA BARONNE.

Ah! bon dieu! il approche encore... On croiroit qu'il va passer au travers du mur.

LE MARQUIS, *à part.*

De quoi diable me suis-je avisé de plaisanter sur son sujet?

## SCÈNE X.

LÉANDRE, *sortant de sa cachette à travers le mur.*
LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE, *à part.*

Ciel! que vois-je?

LE MARQUIS, *à part.*

Je frémis!

LA BARONNE, *à part, en s'enfuyant.*

C'est lui-même!... c'est le baron!... c'est mon mari!

## SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LÉANDRE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je voudrois être hors d'ici pour mille pistoles.... (*A Léandre qui s'avance vers lui.*) Je vous demande pardon.... Je ne médirai jamais des esprits... (*A part.*) Ah! c'est le pauvre défunt baron.... (*A Léandre.*) Au nom de notre ancienne connoissance, ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit; ayez pitié de ma jeunesse.... Je suis un étourdi, un fat.... (*Léandre lui fait signe de sortir.*) Eh! oui, de tout mon cœur, si j'en ai la force.

(*Il s'enfuit en chancelant à chaque pas.*)

## SCÈNE XII.

LÉANDRE, *seul.*

Le fat est décampé, sans avoir eu le courage de secourir sa maîtresse... Je suis bien trompé, s'il remet jamais le pied dans le château. Je n'ai plus affaire qu'au devin, et je me flatte qu'il ne sera pas plus difficile de le mettre en fuite; après quoi je serai le maître du champ de bataille.

(*Il rentre dans le cabinet secret.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente encore l'antichambre de l'appartement de la baronne. Plusieurs domestiques, en habit de livrée, entrent, deux à deux ; l'un porte deux flambeaux d'argent. Le sommelier entre ensuite. Il est suivi de maître Nicolas, qui porte une table, et de maître Pierre, qui porte un large fauteuil. Le baron entre le dernier, en habit de devin.

---

## SCÈNE I.

LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, PLUSIEURS LAQUAIS, LE BARON.

LA RAMÉE, *au baron, en faisant une profonde révérence.*

Monseigneur le devin, nous avons ordre de monsieur l'intendant de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme si vous étiez notre maître.

LE BARON, *gravement*

Voilà qui est bien.

MAITRE NICOLAS, *au baron.*

Monseigneur, où votre sorcellerie veut-elle que je pose la table ?

LE BARON, *faisant des cercles avec sa baguette, et montrant un coin du théâtre.*

Ici, maître Nicolas.

MAITRE NICOLAS, *à part.*

Maître Nicolas ? il a deviné mon nom !

MAITRE PIERRE, *au baron.*

Très révérend seigneur, je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le château. C'est celui dans lequel notre bailli préside, quand il tient ses assises.

LE BARON, *montrant le côté du théâtre où est placée la table.*

Place-le de ce côté-ci, vis-à-vis de la table.

LA RAMÉE.

Vous plaît-il, monsieur le devin, d'avoir besoin de quelqu'autre chose ?

LE BARON.

Il me faut du papier, une plume et de l'encre.

LA RAMÉE.

Madame a du papier de deuil, qui me paroît tout propre à faire des conjurations, car il est noir par les bords.

LE BARON.

C'est justement ce qu'il me faut.

LA RAMÉE, *à maître Pierre.*

Maître Pierre, allez chercher l'écritoire, le papier et la plume. Vous trouverez tout cela dans le grand cabinet.

MAÎTRE PIERRE, *à maître Nicolas.*

Nicolas, viens avec moi, je te prie; j'ai peur. Tu sais que je t'accompagnai hier au soir au jardin, quand la cuisinière te demanda une poignée de persil.

LA RAMÉE, *à maître Pierre et à maître Nicolas, et les arrêtant.*

Comment! mes amis, voulez-vous me laisser ici tout seul avec le devin?

MAÎTRE NICOLAS.

Eh bien! allons tous trois ensemble chercher la plume, l'encre et le papier.

*(Ils sortent.)*

## SCÈNE II.

LE BARON, *seul.*

Il n'y a rien, à ce que je vois, qui forme de plus étroites liaisons que la peur. Ces trois idiots sont ligués ensemble contre l'esprit. Dieu sait quels effets une pareille union peut produire chez moi! *(Voyant revenir maître Pierre, maître Nicolas et la Ramée.)* Mais voici la triple alliance qui revient... Qui auroit jamais cru que ces benêts trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne pour m'apporter une écritoire et du papier?

## SCÈNE III.

### LA RAMÉE, MAITRE PIERRE, MAITRE NICOLAS, LE BARON.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron, en apportant gravement du papier, qu'il met sur la table.*

Monsieur, voilà du papier.

MAÎTRE PIERRE, *au baron, en apportant de même une écritoire, et la mettant sur la table.*

Monsieur, voilà une écritoire.

LA RAMÉE, *au baron, en apportant une plume, qu'il met aussi sur la table.*

Monsieur, voilà une plume de corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à monsieur Lucifer... Au reste, c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le tambour; et il faut que le revenant ait fait son nid dans ce vieux mur... Si vous pouviez le dénicher?

LE BARON.

C'est à quoi je vais travailler.

MAÎTRE NICOLAS, *bas, à maître Pierre.*

Pour un sorcier, il me paroît bon homme.

LA RAMÉE, *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion pour découvrir celui qui m'a volé une pièce de ma vaisselle. Puisque madame le paye, il me semble qu'on peut lui faire une ou deux questions par-dessus le marché... *(Au baron, à demi-voix.)* Monsieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON.

Parle... (*A maître Nicolas et à maître Pierre.*) Éloignez-vous.

LA RAMÉE, *bas.*

Monsieur, je crois que vous savez aussi bien que moi que j'ai perdu, la semaine dernière, une de mes fourchettes d'argent?

LE BARON, *bas.*

Oh! vraiment oui, je le sais.

LA RAMÉE, *à part.*

Cet homme-là sait tout.

LE BARON, *bas.*

Sur cette fourchette d'argent il y avoit des armes.

LA RAMÉE, *à part.*

Cela est étonnant.

LE BARON, *bas.*

Trois têtes de paon, et l'écussson soutenu de deux licornes.

LA RAMÉE, *bas.*

Cela est vrai... (*A part.*) Je suis dans l'admiration.... (*Au baron.*) Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver?

LE BARON, *bas.*

Écoute... il faut...

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oui, monsieur.

LE BARON.

Que pendant quinze jours et quinze nuits...

LA RAMÉE, *l'interrompant, bas.*

Oh! je n'y manquerai pas.

LE BARON, *bas.*

Tu ne boives que de l'eau.

LA RAMÉE, *bas.*

Que de l'eau?... Ventre saint-gris!

LE BARON, *bas.*

Si tu bois une seule goutte de vin avant les quinze jours expirés, tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

LA RAMÉE, *bas.*

Oh! j'aime mieux la perdre, et en acheter une autre.

MAÎTRE PIERRE, *à demi-voix, à maître Nicolas.*

Vois-tu comme le devin lui parle tout bas? Il y a quelque anguille sous roche.

MAÎTRE NICOLAS.

Morgué! je gage qu'il parle de Nicole.

MAÎTRE PIERRE.

A propos de Nicole, il faut que je consulte le devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre maréchal.

MAÎTRE NICOLAS, *à la Ramée, en montrant le baron.*

Eh bien! que dites-vous de cet homme-là?

LA RAMÉE.

Je suis émerveillé. Il n'y a rien qu'il ne sache.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

Monsieur, peut-on, sans vous offenser, vous faire une petite question?

LE BARON.

Parle.

MAÎTRE PIERRE.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui est ensorcelé.

LE BARON.

Un cheval bai?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Comment diable peut-il savoir cela?

LE BARON.

Qui a été acheté d'un maquignon appelé Maraudin?

MAÎTRE PIERRE, *à part.*

Il l'a deviné... Le grand homme!

LE BARON.

Et qui prend six ans?

MAÎTRE PIERRE.

Justement... (*A part.*) Cet homme-là est un démon. (*Au baron.*) Or, je voudrois savoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette ou la vieille Mathurine qui l'a ensorcelé?... Vous savez qu'elles vont au sabbat?

LE BARON.

Ce n'est ni l'une ni l'autre.

MAÎTRE PIERRE.

Ni l'une ni l'autre?... Ah! c'est donc la bonne femme Macée? car elle est la plus vieille du village... Je m'en étois, mordié, bien douté.

MAITRE NICOLAS, *à maître Pierre.*

As-tu fini, Pierre?

MAÎTRE PIERRE, *montrant le baron.*

Oui, il te dira tout ce que tu voudras.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron.*

Monsieur le docteur...

LE BARON, *l'interrompant.*

Encore?

MAÎTRE NICOLAS.

Oh! je vous prie, ne refusez pas de m'écouter un moment.

LE BARON.

Dépêche-toi donc.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Vous savez, monsieur, que le sommelier et moi j'étions tous deux amoureux, sauf correction, d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée?

LE BARON, *bas.*

D'une fille?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comment peut-il savoir cela?

LE BARON, *bas.*

Poursuis.

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or, parce qu'elle avoit accoutumé, ne vous déplaise, de venir quelquefois batifoler avec moi dans mon jardin, ils ont tous dit que pour son honneur il falloit....

LE BARON, *l'interrompant, bas.*

Que tu l'épousasses?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Pargué! vlà un homme bian savant!

LE BARON, *bas.*

Après ?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Or donc, je l'ai épousée ; et alle est accouchée de deux enfants..

LE BARON, *bas.*

Jumeaux ?

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

C'est prodigieux comme il devine !

LE BARON, *bas.*

Est-ce tout ?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Sauf votre respect, mon bon monsieur; je serois curieux de savoir si effectivement ces deux petits innocents sont de mon estoc ?

LE BARON, *bas, en le faisant tourner plusieurs fois autour de sa baguette.*

Il faut voir.... Viens ;... tourne.... Encore.... Vite.

MAÎTRE PIERRE, *bas, à la Ramée, en lui montrant maître Nicolas.*

Regardez, regardez maître Nicolas! Que diantre fait-il là ? Je crois qu'il court le garou.

LE BARON, *bas, à maître Nicolas.*

Ces deux enfants, dis-tu, sont jumeaux ?

MAÎTRE NICOLAS, *bas.*

Oui.... Suis-je leur père, à tous deux ?

LE BARON, *bas.*

Il y en a un....

MAÎTRE NICOLAS, *l'interrompant*, *bas.*

Qui n'est pas de moi?... Je l'ai dit à madame Catau..... Mais elle prend toujours le parti du sommelier!

LE BARON, *bas.*

C'est qu'il a la clef de la cave.

MAÎTRE NICOLAS, *à part.*

Comme il a deviné cela sans rêver!... Ah! si mon pauvre maître étoit encore en vie, ça ne se passeroit, morgué! pas comme ça.

LE BARON, *bas.*

Feu monsieur le baron étoit donc un bon maître?

MAÎTRE NICOLAS.

S'il étoit un bon maître? Il n'y en aura jamais un si bon. Demandez à mes camarades.

LE BARON, *à la Ramée et à maître Pierre.*

Dites-moi, mes enfants, aimiez-vous bien monsieur le baron?

LA RAMÉE, *pleurant.*

Ah! monsieur, tout le monde l'aimoit.

MAÎTRE PIERRE, *pleurant*, *au baron.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le pays, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfants.

MAÎTRE NICOLAS, *sanglottant*, *au baron.*

C'étoit le meilleur voisin.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

C'étoit le meilleur ami.

LA RAMÉE, *au baron.*

C'étoit le meilleur mari.

MAÎTRE NICOLAS, *au baron.*

On l'appeloit le soutien des veuves.

MAÎTRE PIERRE, *au baron.*

L'appui des orphelins.

LA RAMÉE, *au baron.*

Le père des pauvres... Ah! ma pauvre maîtresse! elle a bien perdu, aussi bien que nous.

LE BARON.

Fut-elle bien affligée de la mort du baron?

LA RAMÉE.

Elle a pensé mourir de douleur; et je suis sûr qu'elle le regrettera toute sa vie.... Nous le pleurons tous les jours avec elle....

LE BARON, *à part et attendri.*

Voilà la plus belle oraison funèbre que l'on me fera jamais..... Ces pauvres gens me fendent le cœur... Il me tarde de redevenir leur maître, pour les récompenser comme ils méritent.

---

## SCÈNE IV.

M. PINCÉ, LE BARON, MAITRE NICOLAS, MAITRE PIERRE, LA RAMÉE.

M. PINCÉ, *aux trois domestiques.*

Avez-vous fourni à monsieur le devin toutes les choses dont il avoit besoin?

LA RAMÉE.

Oui, monsieur.

M. PINCÉ.

Cela étant, retirez-vous.

*(Les trois domestiques sortent.)*

## SCÈNE V.

LE BARON, M. PINCÉ.

LE BARON.

Pouvons-nous parler ici en sûreté?

M. PINCÉ.

Oui, monsieur, car l'esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti, par l'issue de derrière, pour aller battre le tambour dans la cave, et dans plusieurs autres souterrains du château, qui y aboutissent. Il lui faut au moins un quart d'heure pour faire sa tournée, et il se fera entendre ici à son retour.

LE BARON.

Autant que j'en puis juger, M. Pincé, il n'y a rien de répréhensible dans la conduite de ma

femme. Cependant, il me reste des doutes fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement, et de l'erreur où elle est, pour m'éclaircir à fond; et il est de son intérêt, comme du mien, que je ne me découvre à elle qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle depuis son évanouissement?

M. PINCÉ.

J'ai lu quelque part, dans un bon auteur, qu'il faut qu'une veuve....

LE BARON, *l'interrompant.*

Je vous demande des nouvelles de ma femme, et non point de cet auteur-là. Encore une fois, comment se porte-t-elle? car j'en suis fort en peine.

M. PINCÉ.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, et je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art.

LE BARON.

En effet, je suis sûr de réussir, depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru que Léandre fût capable d'une entreprise si odieuse. Le traître veut tromper ma femme; mais...

M. PINCÉ, *l'interrompant.*

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que vous êtes mort, et qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur

madame; car la mort éteint la possession. C'est une maxime établie par la loi *Quòd hanc.*

LE BARON.

Laissez là votre érudition, et me dites ce qu'est devenu le marquis.

M. PINCÉ.

Il s'est sauvé à perte d'haleine; et quand il a été à deux cents pas du château, il a envoyé chercher sa chaise, il a sauté dedans, et l'a fait partir avec tant de vitesse qu'on l'a perdu de vue en un moment.

LE BARON.

L'aventure est plaisante. En un seul jour ma femme aura eu trois prétendants, qui se seront succédés l'un à l'autre. Léandre a chassé le marquis, et je ferai déguerpir Léandre.

M. PINCÉ.

C'est comme un clou qui chasse l'autre... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!... Pardonnez-moi cette petite saillie de gaieté.

LE BARON.

Je vous la pardonne volontiers, pourvu que vous songiez à ce que vous avez à faire. Ce que je vous recommande principalement, c'est la diligence.

M. PINCÉ.

Dans toutes les affaires, il n'y a rien de si essentiel que la diligence...

LE BARON, *l'interrogeant.*

Écoutez-moi.

M. PINCÉ, *continuant.*

La diligence est l'âme des affaires; car...

LE BARON, *l'interrompant.*

Écoutez-moi, vous dis-je.

M. PINCÉ, *continuant.*

Aussi Sénèque a judicieusement observé qu'elle produit quatre bons effets. Le premier...

LE BARON, *l'interrompant, à part.*

Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique.

M. PINCÉ.

Mais, monsieur, si vous vouliez m'entendre...

LE BARON, *l'interrompant, en colère.*

Tu ne te tairas pas?

M. PINCÉ.

Je suis muet.

LE BARON.

Pendant que je serai occupé à conjurer l'esprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma femme. Vous lui conterez toute mon histoire, sans en oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

M. PINCÉ.

Soit fait ainsi qu'il est requis... Mais il est bon de vous avertir, monsieur, que depuis l'apparition de l'esprit, madame souhaite ardemment de vous parler encore, avant que vous entrepreniez de le conjurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je me flatte que vous n'avez fait aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne.

M. PINCÉ.

Je n'ai eu garde. Madame Catau est femme; par conséquent, une infinité de raisons m'ont empêché de lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai présentement que six. La première...

LE BARON, *l'interrompant.*

Paix... Je crois que voici la baronne... C'est elle-même. *(M. Pincé sort.)*

## SCÈNE VI.

### LA BARONNE, MADAME CATAU, LE BARON.

LE BARON, *à part.*

Que j'ai de plaisir à la revoir! Que je suis impatient de l'embrasser!... Mais il faut que je suspende les mouvements de ma tendresse, et que je reprenne la gravité du personnage que je joue.

*(Il se promène, et fait plusieurs cercles à terre avec sa baguette.)*

LA BARONNE, *bas, à madame Catau.*

En vérité, cet homme est surprenant! Tous mes gens m'ont dit la même chose. Ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé de plus secret dans ma maison... *(Au baron.)* Très illustre

et savant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous ?

LE BARON.

Très volontiers, madame... Asseyons-nous. (*Ils s'asseyent.*) Parlez... je vous écoute... Attendez, que je tâte votre pouls.

LA BARONNE, *lui laissant prendre son bras.*

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen ?

LE BARON, *lui tâtant le pouls.*

Votre pouls m'a déja révélé un secret qui va vous étonner.

LA BARONNE.

Quel est ce secret, je vous prie ?

LE BARON.

Dans un quart-d'heure vous aurez un mari.

MADAME CATAU, *à part.*

Bon ! ce sera Léandre.... Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

LA BARONNE, *au baron.*

Ah ciel ! vous voulez dire, apparemment, que feu monsieur le baron m'apparoîtra une seconde fois ?

LE BARON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez plus d'apparition à craindre. Le mari dont je vous parle, sera vivant, et de chair et d'os, comme je le suis.

MADAME CATAU, *à part.*

Il parle de mon homme, à coup sûr.

LA BARONNE, *au baron.*

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point; c'est ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier mari, pour en pouvoir prendre un second.

LE BARON.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible que vous ayez plus aimé le premier que vous aimerez le second.

MADAME CATAU, *à part.*

C'est assurément monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Léandre.... J'aurai les mille écus.

LA BARONNE, *au baron.*

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous.... Si vous aviez connu feu monsieur le baron de l'Arc!...

LE BARON, *l'interrompant.*

Je l'ai connu, comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion, je le vis près de vous, dans votre appartement, lorsque madame votre mère, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête à tête avec lui.

LA BARONNE, *à part.*

Il m'étonne!... *(Au baron.)* Poursuivez, je vous prie.... Rappelez-moi ces heureux moments.

LE BARON.

D'abord, vous fîtes rouler la conversation sur l'état de fille. Vous soutîntes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une personne mariée. Le

baron réfuta vivement ce discours, et vous ne vous obstinâtes pas long-temps à défendre votre thèse. Le baron, charmé de cette docilité, prit une de vos belles mains qu'il baisa avec transport; et il pensa mourir de joie, quand vous lui dites que, malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre mère.

LA BARONNE, *à part.*

Il n'omet pas une seule circonstance.

LE BARON.

Venons présentement à la première nuit de vos noces....

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non, non, cela n'est point nécessaire.

MADAME CATAU, *au baron.*

Oui; en voilà assez, en voilà assez.

LE BARON.

Ah! ah! madame Catau, vous souvient-il que le baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur?

MADAME CATAU, *à part.*

La peste soit du babillard!... *(Au baron.)* Mais, monsieur, vous devriez bien ajouter que je refusai de les prendre.

LE BARON.

Oui, par cérémonie; car, à la seconde sommation, vous les mîtes dans votre bourse.

MADAME CATAU, *à part.*

Ce diable-là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde.... *(Au baron.)* Permettez-moi de vous dire qu'un homme qui devine tout ne doit pas être indiscret.

LA BARONNE, *au baron.*

Plus je vous écoute, monsieur, plus j'admire l'étendue de votre art. C'est pourquoi je vous prie de faire en sorte que la seconde apparition de mon mari soit moins terrible que la première; car l'esprit qui revient céans ressemble si fort à feu monsieur le baron, que je ne doute plus que ce ne soit lui qui revient. De grâce, tâchez de savoir de lui ce qui peut troubler son repos, et ne manquez pas de me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réussir, à moins que vous ne me déclariez bien sincèrement, si, depuis qu'il est mort, vous n'avez point engagé votre cœur à quelque autre. N'avez-vous pas reçu plusieurs amants? N'avez-vous pas écouté leurs protestations, depuis son trépas? Gardez-vous de m'imposer; je ne pourrois rien faire pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçu beaucoup de visites par bienséance, mais j'ai congédié tous les amants. Le marquis m'avoit été fort recommandé par des personnes d'un haut rang. Il a de la naissance, et il doit être un jour puissamment riche.

LE BARON, *à part.*

Je suis perdu... *(A la baronne.)* De sorte, donc, que vous l'aimiez?

LA BARONNE.

Au contraire, je le méprisois. J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien, qu'il n'avoit point de sentiments, qu'il étoit libertin, insolent, présomptueux, et, qui pis est, qu'il avoit de très mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire, puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagements.

MADAME CATAU, *à part.*

Nous verrons.

LE BARON.

Dans tout ce que vous venez de me dire, madame, je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu monsieur le baron.

LA BARONNE.

Ah! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur, qu'il seroit satisfait du respect et de l'amour que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire! Mais aussi, jamais époux l'a-t-il mieux mérité que lui? C'étoit l'honneur, la probité, la sincérité mêmes. Sa bonté, sa douceur, sa complaisance, ne se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre et le plus fidèle attachement.... Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne; j'en étois sûre, et j'avois mille preuves.... *(Sentant des larmes s'échapper de*

*ses yeux.)* Mes larmes et ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

LE BARON, *à part.*

Je n'y puis plus tenir, et j'ai peur de me découvrir avant qu'il en soit temps... *(A la baronne.)* Madame.... cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer : il faut absolument que je sois seul.

LA BARONNE.

Je prie le ciel de seconder votre entreprise.

LE BARON.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

## SCÈNE VII.

LE BARON, MADAME CATAU.

MADAME CATAU, *à part.*

DIEU veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là! Je commence à l'appréhender furieusement.

*(Elle sort.)*

## SCÈNE VIII.

LE BARON, *seul.*

RESPIRONS maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir.... Pour rendre mon bonheur parfait, voyons comment Léandre soutiendra ma vue.... Abrégeons la cérémonie.... *( Haut, à la cantonade. )* Esprit qui

tourmentes cette maison, je t'ordonne de paroître, et de venir me dire ce que tu demandes.

*(Il se met dans un fauteuil, vis-à-vis de la table, et trace des lignes sur le papier.)*

## SCÈNE IX.

LÉANDRE *paroît battant son tambour;* LE BARON.

LE BARON.

Je te prie, monsieur l'esprit, ne fais pas tant de bruit, je suis occupé.... *(Léandre s'avance en battant du tambour.)* Voilà une fort belle marche. Recommence-la.... *(Léandre recommence.)* Parbleu! tu as bien l'air d'un esprit. On ne peut rien voir de plus majestueux.... *(Léandre demeure comme immobile, les yeux fixés sur le baron.)* Comme l'impudent me regarde!... Mais il est temps que tout ceci finisse.... Va, va, mon pauvre Léandre, tire le rideau, la farce est jouée.

LÉANDRE, *à part.*

Léandre! ah! morbleu! je suis découvert. La friponne de Catau m'a trahi.

LE BARON.

Foi de grand astrologue, les mille écus que tu as promis à madame Catau ne te mettront point en possession de la baronne.

LÉANDRE, *à part.*

Je n'en puis plus douter, la coquine lui a tout dit.

LE BARON.

Je n'ai rien su par elle... Mais écoute-moi, Léandre, et suis le conseil que je vais te donner. Sors de ces lieux à l'instant, ou je vais produire à tes yeux la plus terrible apparition.

LÉANDRE.

Va te promener avec tes apparitions! Les charlatans ne m'effrayent point.

LE BARON, *ôtant sa barbe et son nez postiches.*

Voyons donc si tu pourras conserver ton audace et ton sang-froid. Regarde, et tremble.

LÉANDRE, *à part.*

Que vois-je? Juste ciel! en croirai-je mes yeux? C'est lui-même, c'est le baron de l'Arc.

LE BARON.

Eh bien! t'ai-je trompé? l'apparition n'est-elle pas terrible? Ne devrois-tu pas rougir, indigne parent, du moyen dont tu t'es servi pour contraindre ma femme à t'épouser? Je devrois te punir comme tu le mérites; mais je suis encore assez généreux pour te pardonner. J'excuse un procédé honteux, que le bruit de ma mort rend moins blâmable. Ta confusion suffit à ma vengeance. J'impute tout à ta jeunesse, et je pourrai même te rendre mon amitié, si à l'avenir tu t'en montres digne.

LÉANDRE.

La générosité dont vous usez à mon égard me rendra votre amitié plus précieuse, et ma con-

duite, à l'avenir, vous prouvera combien j'ai de regrets de vous avoir offensé.

LE BARON, *à demi-voix.*

J'entends madame Catau; il faut que je lui fasse autant de peur qu'elle en a causé à la pauvre baronne.

## SCÈNE X.

MADAME CATAU, LE BARON, LÉANDRE.

MADAME CATAU, *à Léandre.*

LÉANDRE, Léandre, je vous fais mon compliment sur votre victoire... Allons, mes mille écus... Vous ne me regardez point... Êtes-vous devenu muet?

(*Elle le tire par la manche.*)

LE BARON, *venant tout à coup derrière elle.*

Que veux-tu?

MADAME CATAU, *se retournant et voulant fuir.*

Ah! c'est mon maître.

LE BARON, *l'arrêtant.*

Doucement, madame Catau; ne courez pas si fort.

MADAME CATAU, *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent... je perds la respiration.... je n'en puis plus....

LE BARON.

Tu croyois tromper ta maîtresse, en lui faisant croire que je revenois; mais tu ne la trompois pas. Me voici; me reconnois-tu?

MADAME CATAU.

Hélas! oui, mon cher maître, je vous reconnois. Vous revenez, sans doute, pour me punir de mes mensonges et de ma perfidie?

LE BARON, *la prenant par le cou.*

Malheureuse, je reviens pour te tordre le cou.

MADAME CATAU, *faisant un grand cri.*

Ah!... Suis-je morte ou vivante? Je n'en sais plus rien.

LE BARON.

Lève-toi, et me suis, ou je t'emporterai.

MADAME CATAU.

En enfer, sans doute?.... Je n'ai pas la force de vous suivre.... Je me meurs.

LE BARON, *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin..... Où est ta maîtresse?

MADAME CATAU.

Hélas! je n'en sais rien.... Je ne sais où je suis moi-même.... Elle est.... je ne puis parler.

LE BARON.

Tu es donc bien malade?

MADAME CATAU.

Elle est avec l'intendant.

LE BARON, *à part.*

Tant mieux! il l'aura, sans doute, prévenue, et ma vue ne l'effrayera point.

## SCÈNE XI.

LA BARONNE, M. PINCÉ, LE BARON, MADAME CATAU, LÉANDRE.

LA BARONNE, *à part, en accourant, et sans apercevoir d'abord le baron.*

Où est-il? où est-il? que j'aille me jeter entre ses bras... (*Apercevant le baron.*) Ah! le voici... lui-même... (*Au baron.*) Quel bonheur de vous revoir! Je suis si charmée, si transportée que je ne puis exprimer ma joie.

LE BARON.

Oui, je respire encore pour vous estimer et pour vous chérir mille fois plus que moi-même.

MADAME CATAU, *à la baronne, en se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas; il va vous tordre le cou.... C'est un revenant.

LA BARONNE.

Que veut dire cette folle?

LE BARON.

Pour la châtier de sa fourberie, je me suis un peu diverti à l'effrayer. C'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

MADAME CATAU, *à M. Pincé, en montrant le baron.*

M. Pincé, ne raille-t-il point quand il dit qu'il n'est pas mort?

M. PINCÉ.

Non, mon ange, il dit vrai, par trois raisons. La première....

LA BARONNE, *au baron.*

Comment avez-vous pu avoir la cruauté de différer si long-temps mon bonheur? Vous m'avez dérobé des moments précieux, que je regretterai toute ma vie.

LE BARON.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être si j'eusse conservé des soupçons; et les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci par moi-même; et ce qui sembloit vous accuser n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pu détruire votre amour.

LA BARONNE.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse.... Veuille le ciel que je puisse faire votre bonheur jusqu'au dernier instant de ma vie!

LE BARON.

Que tout se ressente ici de la joie dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour, comme un second mariage que nous contractons, vous et moi. Que mes domestiques se réjouissent; qu'on appelle tous mes voisins.... (*A M. Pincé.*) M. Pincé, pour vous témoigner ma reconnoissance, je sais que vous aimez Catau, mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous. Épousez-la, je lui pardonne, et m'engage à lui donner les mille écus qui lui ont été promis; et comme je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet

de s'affliger... (*A la baronne.*) faites grâce à Léandre; c'est moi qui vous en prie.

LA BARONNE.

De tout mon cœur.

MADAME CATAU, *au baron.*

Ah! mon cher maître, vous êtes toujours le même.

LA BARONNE, *au baron.*

Non seulement je pardonne aussi à Catau; mais je regarde ce que vous faites pour elle comme une nouvelle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

MADAME CATAU, *à M. Pincé.*

Mon cœur, vous qui êtes éloquent, remerciez-les pour nous deux.

M. PINCÉ, *au baron et à la baronne, en leur faisant une profonde révérence.*

Monsieur et madame, le présent que vous me faites est de deux espèces. La première, c'est une femme vertueuse; la seconde, c'est une femme dotée de votre main. Par conséquent, ma reconnoissance doit éclater en deux manières : en premier lieu, par mon très-humble remercîment; en second lieu, par les vœux que je fais pour que (*au baron seul*) vous ne mouriez plus, et pour que vous trouviez cette nuit-ci aussi délicieuse que la première nuit de vos noces.

FIN DU TAMBOUR NOCTURNE.

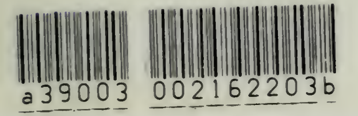
# TABLE

## DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.


a39003 002162203b

